

GEORGES MAUCO

LES
MIGRATIONS OUVRIÈRES
EN FRANCE AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

*d'après les rapports des préfets de l'Empire
de 1808 à 1813*

avec 2 cartes hors texte

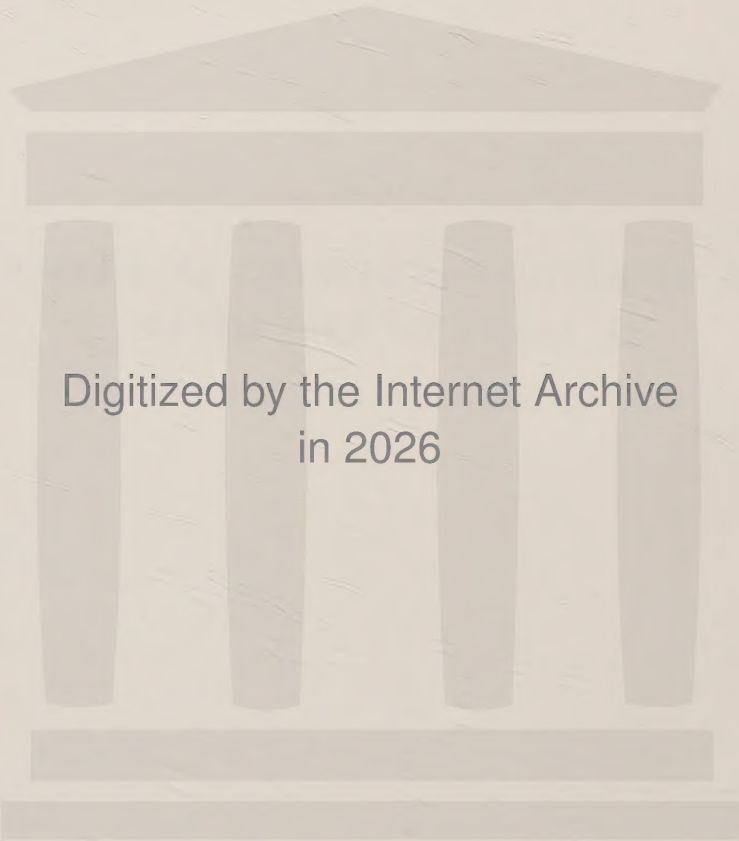
*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres présentée
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

ANDRÉ LESOT, ÉDITEUR.
10, Rue de l'Éperon, 10
PARIS VI^e

—
1932

**LES MIGRATIONS OUVRIÈRES EN FRANCE
AU DEBUT DU XIX^e SIÈCLE**

d'après les rapports des préfets de 1808 à 1813



Digitized by the Internet Archive
in 2026

GEORGES MAUCO

LES
MIGRATIONS OUVRIÈRES
EN FRANCE AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

*d'après les rapports des préfets de l'Empire
de 1808 à 1813*

avec 2 cartes hors texte

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres présentée
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

ANDRÉ LESOT, ÉDITEUR.
10, Rue de l'Éperon, 10
PARIS VI^e

1932



A Monsieur CHOLLEY
Professeur à la Sorbonne
Respectueux hommage

LES MIGRATIONS OUVRIÈRES EN FRANCE AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

(d'après les rapports des préfets de 1808 à 1813)

Parmi les nombreuses enquêtes faites par les préfets de l'Empire sur la vie économique et sociale du pays, il en est une qui présente un intérêt à la fois économique et démographique : c'est celle qui s'est efforcée de recenser les mouvements migratoires ouvriers à l'intérieur du pays. Presque tous les préfets ont donné dans leurs rapports des renseignements et des chiffres sur l'importance et la direction de ces mouvements, sur les métiers exercés par les migrants et sur la durée de leurs déplacements (1).

Les chiffres fournis sont, il est vrai, incomplets et très approximatifs. Les administrations ne disposaient pas de moyens de contrôle suffisants et les méthodes statistiques étaient encore presque inconnues au début du XIX^e siècle dans les services officiels (2). Sans doute, l'obligation du passeport pour les voyageurs était un moyen pratique d'obtenir des renseignements sur les déplacements de la population. Mais, comme ces passeports étaient délivrés par les mairies pour d'autres raisons que l'émigration ouvrière, la discrimination restait difficile et les chiffres sujets à caution. Par ailleurs, nombre d'ouvriers saisonniers, surtout agricoles, se déplaçaient sans passeport.

Ces réserves faites, il reste que les renseignements fournis par

(1) Archives Nationales F²⁰ 434 et F²⁰ 435. Pour d'autres sources voir : A. DEMANGEON : *Les sources de la géographie de la France aux Archives Nationales*. Paris 1905. H. HAUSER : *Travailleurs et Marchands dans l'Ancienne France*. Paris 1920. — CHAPTAL : *Analyse des Procès-Verbaux des Conseils généraux des départements*, session de l'An IX. Paris An X. 2 vol. — DÉJEAN : *Un préfet du Consulat*. Beugnot. Paris 1907.

(2) C'est Lucien Bonaparte qui, peut-être sous l'influence de Duquesnoy, successeur de Beugnot près de lui, fut le créateur de la statistique au ministère de l'Intérieur. (PEUCHET : *Essai d'une statistique générale de la France*. An IX). Ce ne fut cependant qu'après le départ de Lucien qu'un arrêté des Consuls du 3 floréal An IX (23 avril 1801) attribua un service de Statistique Générale à un bureau du ministère de l'Intérieur.

jeunesse. Débauchés, buveurs, malhonnêtes, ils ne font rien dans les communes où ils résident ». D'autres signalent comme conséquence de l'émigration, la diffusion des maladies vénériennes, de l'alcoolisme, de l'irréligion, des idées subversives, etc... Même en faisant la part des exagérations de nombre de préfets, il reste que l'émigration a une influence démoralisante indéniable.

L'émigration, d'autre part, influe sur la conscription. Beaucoup de jeunes hommes quittent leur pays pour échapper au service militaire. Inversement, les exigences de la conscription restreignent l'importance de l'émigration. Dans l'Orne, par exemple, la conscription fait tomber l'émigration de 11.000 en 1802 à 2.650 en 1808. Par contre, le préfet des Hautes-Alpes signale que la crainte de la conscription engage les familles à dépayser de bonne heure leurs enfants.

Diversité des métiers exercés par les migrants. — Une des caractéristiques des mouvements ouvriers est la diversité extrême des métiers et des petits trafics exercés par les émigrants. La seule énumération de ces occupations fait revivre des formes multiples de travail, aujourd'hui disparues. Elle révèle une économie restée essentiellement individualiste et où la foule des petits métiers et petits commerces itinérants s'oppose à la centralisation de l'économie moderne qui procède par masses : masses de produits, masses de travailleurs, masses de capitaux. On voit, parcourant la France en quête de travail, des terrassiers, des serruriers, des couteliers, des maçons, des pionniers et des défricheurs, des ramoneurs, des charpentiers, des tonneliers, des tailleurs, des fondeurs en fonte et des fondeurs d'étain, des étameurs et des chaudronniers, des scieurs de long, des bûcherons et des charbonniers, des instituteurs, des aiguiseurs, des faucheurs, des batteurs de grains, des moissonneurs et des vendangeurs, des compagnons cloutiers, des vanniers, des peigneurs de chanvre, des lanterniers, des ferblantiers, des raccommodeurs de tamis, des charrons, des tuiliers et des briquetiers, des faïenciers et des raccommodeurs de porcelaine, des vitriers, des jardiniers, des perruquiers, des couvreurs en paille, des sabotiers, des tondeurs de laine.

Puis vient la multitude variée des colporteurs et des marchands forains : marchands d'habits et de peaux de lapins, marchands et raccommodeurs de parapluies, marchands de drogues, de mercerie,

de fromage, de quincaillerie, d'articles de bazar, de poteries, d'estampes, d'encre et de poudre, de graines, de bijoux, etc... Dans certaines régions apparaissent des mariniers, des flotteurs pour le flottage des bois, des bouviers-voituriers, des ramasseurs de châtaignes, des mineurs. Les occupations les plus indéfinissables ou les plus inattendues surgissent, telles que joueurs d'orgue, joueurs de vielle, montreurs de lanterne magique, fossoyeurs, figuristes, chercheurs de vipères, pèlerins chargés de coquilles, porteurs de chapelets, diseurs de bonne aventure, etc... Nombre de migrants de cette dernière catégorie vivent surtout de rapines et de mendicité, ce que les Auvergnats dans leur argot appellent « aller à la pique ». « Les profits de ces piqueurs, dit le préfet du Puy-de-Dôme, seraient énormes s'ils n'étaient obligés de les partager avec ceux qui les prennent sur le fait. » Dans la Haute-Marne (1) des familles entières partent annuellement pour chanter le cantique de la Passion de Saint-Hubert dans les départements voisins. Dans les villes affluent les commissionnaires, portefaix, décrotteurs, voituriers, revendeurs de gâteaux, porteurs d'eau, etc... Des expressions curieuses apparaissent pour définir certaines occupations. Les cordonniers sont dits savetiers-carreleurs lorsqu'ils raccommode les chaussures dans les rues, devant les maisons. « Le peigne » est le congé accordé par le patron aux ouvriers qui quittent leur travail chaque année pour aller travailler le chanvre. Suivant les régions les pionniers-terrassiers sont appelés marraires (Loire), montagnols (Gironde) ou baradiers (Landes). Les « pailliers » (de poëliers) sont les chaudronniers ambulants, cependant que les « peyroliers » sont ceux qui réparent les grands chaudrons de cuivre ou « peyrols ». « Limousiner » veut dire maçonner et « aller à la pique » mendier. Les « enfants de la balle » sont les plus jeunes des commissionnaires et les « goujats » les apprentis maçons.

Les grands groupes professionnels. — On peut distinguer dans ce flot disparate de travailleurs plusieurs groupes principaux : les ouvriers du Tour de France, les ouvriers agricoles, les ouvriers du bâtiment, le groupe plus vague des colporteurs et métiers ambulants divers, enfin le groupe des ouvriers étrangers.

1^o La coutume du *Tour de France* après l'apprentissage, amène

(1) Notamment dans la région d'Harréville-les-Chanteurs.

une circulation importante d'ouvriers de tous les corps de métiers. Les compagnons rouleurs du Tour ou les garçons du Devoir, comme on les appelle, se retrouvent dans toutes les régions où ils sont toujours assurés d'avoir du travail et un gîte, en raison de la grande solidarité qui règne entre ouvriers du même métier. En général ils vont d'abord dans les grandes villes, les « métropoles », comme Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, Genève, où ils se perfectionnent dans leur profession. Ensuite, ils parcourent les départements, et après 2 ou 3 ans, ils reviennent dans leur ville natale. « Le voyage, dit Chaptal en 1819, est utile pour l'instruction du compagnon et le progrès de l'industrie. Chaque ville, chaque atelier, présentent quelque chose de nouveau et d'utile. » (1) Les chiffres d'ensemble font défaut, mais ceux fournis par quelques départements donnent une idée de l'importance du mouvement. Le Cher en reçoit 300, l'Aveyron 200, le Vaucluse 150 ; l'Ain accuse une moyenne annuelle de 300 départs.

2^o Le groupe des *ouvriers agricoles* apparaît comme de beaucoup le plus important. Il comprend un très grand nombre de faucheurs, moissonneurs et vendangeurs qui ne se déplacent que pour le temps assez bref de la récolte. Ces mouvements sont particulièrement intenses en direction des grandes plaines agricoles du Bassin parisien, de la vallée du Rhône et du Bassin aquitain. Beaucoup de *moissonneurs* vont à pied, partant en bandes, hommes, femmes et enfants, avec, dans un panier « les instruments de leur état, leurs provisions de linge et de bouche. » Ceux du Lot-et-Garonne qui partent pour la Gironde, marchent ainsi pendant 3 ou 4 jours. Un certain nombre arrivent par voie d'eau, l'administration des coches leur préparant chaque année de vastes bateaux couverts sur lesquels ils descendent les rivières. Dans la vallée du Rhône les moissonneurs viennent en petites équipes de 2 hommes et d'une femme, appelées « sauques », qui s'arrêtent où elles trouvent du travail. Dans certaines régions le déplacement des moissonneurs est très bref. Dans l'Indre-et-Loire, par exemple, ils partent pour les départements voisins le lundi et reviennent chez eux le samedi. Beaucoup font cette navette pendant toute la durée de la moisson, qui est d'environ 6 semaines. Un certain nombre de moissonneurs sont payés en grains. En général, ils sont bien traités. Dans la vallée

(1) CHAPTAL : *De l'Industrie française*. 1819. 2 volumes.

du Rhône, « ils font jusqu'à 6 repas par jour et se reposent pendant le temps de la grande chaleur ». Certaines régions font publier par un messenger, dans les départements voisins, que tel jour commencera la récolte. Des communes font même savoir qu'en cas de retard de la moisson les ouvriers seront nourris et hébergés aux frais du public. A côté des moissonneurs il y a les *pionniers* et les *défricheurs*, qui travaillent la terre, creusent les fossés, défrichent surtout pendant la mauvaise saison. Les *scieurs de long*, dont le travail est très pénible, partent également pour la mauvaise saison, de même que les *charbonniers* et *bûcherons*. Les *peigneurs de chanvre* partent au printemps et surtout en automne, de septembre à janvier. Leur travail est rendu pénible par les émanations du chanvre battu. Le seul département de l'Ain en fournit à lui seul 7.000 chaque année, dont 5.000 de l'arrondissement de Nantua et 2.000 de l'arrondissement de Belley. Ils partent par petits pelotons de 2 à 5 individus sous la conduite d'un chef. Les *bergers* se déplacent avec leurs troupeaux, notamment ceux des Pyrénées vers les Landes et ceux des Alpes dans les plaines du Rhône et vice versa. Chaque année les Basses-Alpes reçoivent ainsi environ 1/2 million de bêtes à laine, par troupeaux de 2.000, qui viennent du Var, du territoire d'Arles et des villages de la Basse Provence. Ces troupeaux, qui sont accompagnés de nombreux ânes pour le transport des équipages, redescendent en Basse Provence en novembre.

3^o Le groupe des *ouvriers du bâtiment* : tailleurs de pierre, terrassiers, maçons, plâtriers, charpentiers, couvreurs, tuiliers, paveurs, etc... apparaît très important. Le travail du bâtiment, en grande partie saisonnier, semble être, dans la plupart des régions, le monopole des ouvriers migrants. Nombre de ceux-ci sont originaires du Massif central, notamment du Limousin, de Normandie et de Picardie. Chaque compagnon a un apprenti qui le sert pendant les 8 à 9 mois de la saison, porte le mortier, passe les briques, et remplit toutes les obligations qu'impose la fonction ingrate de « goujat ». Les ouvriers circulent à pied, sac au dos, s'arrêtant dans les fermes et couchant dans les granges. Ils recherchent surtout le travail dans les grandes villes où ils vivent en chambrées.

4^o Le groupe des *colporteurs, marchands forains, ramoneurs*, etc., est également très important, surtout si on y fait entrer la multitude des petits négoce et occupations n'exigeant pas le long

apprentissage d'un métier. On a vu, par ailleurs, la variété de ces occupations ambulantes qui s'échelonnent depuis le fondeur de cuillers et l'aiguiseur jusqu'au joueur de vielle et au diseur de bonne aventure. Les colporteurs sont les plus nombreux dans ce groupe hétérogène. Il existe chez eux une véritable hiérarchie. C'est ainsi que les colporteurs de Lorraine se divisent en 3 classes : les chefs ayant des domestiques, les chefs sans domestiques, enfin les domestiques travaillant pour leur maître. Ils gagnent énormément et « possèdent souvent de belles maisons ». Ils font des tournées de 3 mois ou 6 mois, parfois d'un an. Certains vont jusqu'en Hollande et en Belgique, d'autres suivent les armées en Allemagne et en Hollande. Dans le Cantal, il s'était même créé une importante société de commerce qui travaillait surtout en Espagne. Cette société comprenait 400 personnes, pour la plupart originaires des cantons d'Aurillac et de Mauriac. Une moitié allait en Espagne, l'autre restait en France, et tous les 2 ans il y avait échange. La Société avait créé de nombreux magasins sous la direction de 2 ou 3 associés. Chaque magasin avait un arrondissement étendu avec de grandes villes et de grosses bourgades. D'autres associés vendaient au détail soit en boutique, soit par colportage à dos de mulet. Certains associés colportaient à 40 lieues. Le total annuel des affaires s'élevait à environ 1 million.

En général, les colporteurs ont une mauvaise renommée : ils sont tour à tour appelés « charlatans », « voleurs », « banqueroutiers frauduleux » ou sont accusés de « vendre du cuivre doré pour de l'or », d'être « débauchés, paresseux » et de constituer « un exemple pernicieux pour la jeunesse ». Nombre de colporteurs vendent leurs propres produits ou ceux de leurs compatriotes. Les colporteurs savoyards offrent leurs fromages, des objets de bois sculptés, des outils, de l'horlogerie, qu'ils ont fabriqués pendant l'hiver, des plantes de la montagne ou des drogues qu'ils en tirent. Les colporteurs de l'Est vendent des bibelots et articles de bazar fabriqués par la population locale. Les colporteurs des Pyrénées-Orientales, offrent des bas de laine tricotés en Cerdagne pendant l'hiver. Ceux de la Mayenne vendent des coutils, fils, bas de coton, mouchoirs fabriqués dans la région.

Les ramoneurs, en général originaires de la Savoie ou de l'Auvergne, partent en novembre et reviennent en mars. Ce sont des

enfants, par groupe de 2 ou 3, sous la direction d'un chef ou « père ». Le chef s'occupe à des trafics variés : vente d'aiguillères, de lacets, achat et vente de peaux de lapins, etc... Les enfants ramonent avec un fagot de sarments descendu du toit par une corde. Souvent ils mendent pour pouvoir rapporter au « père » la somme fixée par celui-ci. Les chefs auvergnats paraissent particulièrement brutaux à l'égard de ces enfants qu'ils exploitent et maltraitent. Les parents reçoivent un fixe d'environ 60 frs. pour la « saison » d'un petit ramoneur.

5^o Les *ouvriers étrangers* ne sont pas très nombreux. On n'en signale que dans les départements frontières. Un certain nombre d'entre eux viennent pour se perfectionner dans leur métier et apprendre le français. C'est le cas notamment des Allemands et des Suisses en Alsace, en particulier des tonneliers, forgerons, serruriers et tailleurs. Dans le Nord on signale des Belges tuiliers, mineurs et moissonneurs. Dans l'Est, il y a des Tyroliens marchands d'estampes, des bûcherons de la Forêt Noire qui vendent leur horlogerie et des objets de bois sculptés.

Le Bas-Rhin reçoit annuellement plusieurs centaines de moissonneurs de la Souabe et de Suisse. Le Haut-Rhin reçoit 600 ouvriers suisses et allemands de toutes professions. La Savoie, les Alpes-Maritimes et le Var ont de nombreux maçons et ouvriers agricoles italiens. Dans les départements pyrénéens, on note la venue saisonnière de plusieurs centaines de journaliers espagnols. La Haute-Garonne, entre autres, reçoit 400 moissonneurs espagnols, cependant qu'elle fournit 1.200 journaliers français à l'Espagne. En Corse l'apport étranger est très important. De novembre à avril ce département reçoit environ 4.000 ouvriers gènois, lucquois et toscans venus pour les défrichements, les plants de vigne, les clôtures, les terrassements, les bois. Ils arrivent par escouades dites « camerate » de 5 à 9 hommes avec un « caporale ». Sobres et travailleurs, « ils vivent seulement de polenta (ici bouillie de châtaignes) (1) et ignorent la viande et le vin ».

Les causes de l'émigration. — Les causes de l'émigration ouvrière sont presque exclusivement des causes économiques. Les régions pauvres surpeuplées ne peuvent faire vivre toute leur population, cependant que d'autres ont besoin d'un appoint de

(1) La véritable polenta est une bouillie de maïs.

travailleurs pour exploiter toutes leurs ressources. Certaines populations, notamment dans le Massif central et les Alpes, vivent dans des régions si pauvres que sans l'émigration une partie des habitants périraient de faim. « Le pays est si pauvre, dit le préfet du Puy-de-Dôme, que toutes les améliorations possibles de l'agriculture seraient d'une faible ressource. Les individus ici sont particulièrement misérables et disgraciés de la nature. »

Ce sont d'ailleurs les^s régions de haut relief, enneigées pendant de longs mois, qui fournissent proportionnellement le plus d'émigrants (Carte N° 1). Le morcellement extrême des propriétés est également signalé comme une cause d'émigration. « Les domaines trop petits ne peuvent nourrir une famille, » dit le préfet de la Creuse. Le chef de famille émigre pour économiser et emmène souvent les enfants mâles de plus de 14 ans. Par ailleurs, l'impossibilité de subdiviser davantage la propriété empêche les nouveaux partages et oblige à l'émigration le surplus de la population. C'est l'aîné qui garde la petite propriété et qui pourvoit, s'il le peut, par ses économies à l'établissement de ses frères et sœurs, à titre d'avancement d'hoiries. Enfin, la restriction depuis la Révolution de certains avantages comme le droit de glanage, de coupes de bois, de vaine pâture, de communaux, etc..., contribuait au début du xix^e siècle, à accroître la misère du prolétariat rural et l'obligeait plus impérieusement à rechercher des travaux d'appoint. Dans la Creuse le seul canton de la Courtine voit partir annuellement 1.000 émigrants, soit 16^o/o de sa population, celui de Gentioux accuse 900 départs soit 14^o/o.

Le développement ou, au contraire, l'absence d'industrie apparaissent également comme ayant une grande influence sur les mouvements migratoires. Dans tous les départements où l'industrie élargit l'horizon de travail, les préfets signalent à l'envi l'absence d'émigration et souvent une forte immigration. « Le département, dit le préfet du Bas-Rhin, n'a pas d'émigration car les industries y sont suffisantes. » « Il n'y a pas d'émigration, dit celui du Haut-Rhin, en raison des nombreuses industries. » « La Seine-Inférieure, dit le préfet, est un département manufacturier qui ne connaît pas d'émigration. » Même situation dans l'Eure, dans la Somme, le Rhône, la Marne, l'Aube, etc., qui sont signalés comme « suffisamment manufacturiers » et où les « manufactures occupent toute la population. » Inversement l'absence d'industrie est souvent invo-

quée comme cause d'émigration ou tout au moins d'absence d'immigration. « Le département, dit le préfet de l'Ain, reçoit peu d'ouvriers car il n'a presque pas d'industries ni de manufactures. » Par contre, il accuse une importante émigration. Même phénomène dans les Basses-Alpes où le préfet insiste sur « l'absence d'industries ».

Par ailleurs, le peu de développement de la grande industrie et de la grande production en général, la prédominance de l'artisanat et surtout les besoins restreints des populations, obligeaient à une circulation de tous les petits métiers dont les offices n'étaient requis que pour un temps très court chaque année, dans chaque région, et qui n'auraient pu vivre en restant à demeure, tels les maçons, terrassiers, ramoneurs, rémouleurs, raccommodeurs de souliers, marchands d'habits, etc... etc...

La prospérité de l'agriculture dans certains départements contribuait également à créer des foyers d'appel. Toute la région parisienne (Brie et Beauce) est un centre très important d'affluence de saisonniers agricoles. Certains départements, aujourd'hui désertés par suite du déclin de l'agriculture, employaient alors toute leur main-d'œuvre ou même constituaient des zones d'immigration. Dans le Cher, par exemple, la main-d'œuvre « est rare et chère et oblige même parfois les femmes à participer à l'exploitation du sol ». Même phénomène dans la Haute-Saône, l'Eure-et-Loir, le Loiret, l'Yonne, le Gers, le Lot, l'Hérault, etc... où l'agriculture apparaît prospère. Le caractère saisonnier du travail agricole exige d'ailleurs des apports réguliers et temporaires de travailleurs, cependant que la succession des récoltes permet des échanges de populations. C'est ainsi que les travailleurs libérés de la moisson des céréales peuvent aller aux vendanges ou à la récolte du chanvre et du lin ou à celle des fruits (olives). On voit, par exemple, l'Yonne qui fournit 2.000 moissonneurs au bassin parisien, recevoir 3.000 vendangeurs des départements voisins. A l'intérieur même des départements il y a des mouvements très importants de population. Dans l'Aude, au moment de la récolte 4.500 travailleurs descendent des montagnes pour couper la moisson dans les différentes parties du département. Ils commencent par la région de Narbonne et remontent ensuite vers les parties les plus hautes où la moisson est plus lente à mûrir, entraînant avec eux une partie des populations qu'ils viennent d'aider.

Les grandes régions d'émigration. — Les deux plus grandes régions d'émigration ouvrière sont le Massif central et les Alpes, régions surpeuplées pour leurs ressources. Viennent ensuite les régions de l'Ouest, des Pyrénées, du Nord et de l'Est (Carte n° 1).

1° *Le Massif central.* — La région du Massif central apparaît nettement comme la plus importante zone d'émigration ouvrière. Les 7 départements de la Creuse, du Puy-de-Dôme, de la Corrèze, du Cantal, de la Haute-Loire, de l'Aveyron et de la Lozère accusent près de 50.000 départs chaque année. La Creuse et le Puy-de-Dôme viennent en tête avec 15.000 émigrants chacun, suivis du Cantal avec près de 10.000 émigrants. Une grande partie de ces migrants sont des travailleurs du *bâtiment* : tailleurs de pierre, charpentiers, couvreurs et surtout maçons. Cette particularité s'affirme notamment dans la Creuse où sur une moyenne de 15 à 18.000 émigrants on compte 12.000 ouvriers du bâtiment dont 10.000 maçons. Cette spécialisation des émigrants de la Marche était d'ailleurs très ancienne et la tradition veut qu'on doive Notre-Dame de Paris, les remparts d'Avignon, le vieux Louvre et la digue de la Rochelle à des maçons de Guéret. Au cours du xix^e siècle cette émigration devait encore se développer et la Creuse accuse 22.000 départs en 1825 et 30.000 en 1847, en majorité des maçons (1). Ils se dirigeaient surtout vers la Seine, le Rhône, la Loire et les départements voisins. Ils partaient au printemps (mars-avril), se groupant par 20 ou 30, sous la conduite d'un chef expérimenté, en général un petit entrepreneur ou un maître compagnon, qui se chargeait des frais du voyage, de la nourriture et du logement pendant le séjour à la ville. Le chef payait à chacun une somme convenue, variable suivant l'âge et les aptitudes. La moitié des émigrants avaient moins de 20 ans. Parmi eux, on comptait de nombreux enfants qui partaient pour la première fois. Le compagnon avait fait le prix avec les parents : 40 à 50 fr. pour l'apprenti qui devait pendant 9 mois servir

(1) En 1825, sur 22.488 émigrants, il y a 13.400 maçons, 1.980 tailleurs de pierre, 1.940 charpentiers, 1.840 scieurs de long, 940 couvreurs, 800 peigneurs de chanvre, 800 tuiliers, 545 paveurs, 90 maréchaux ferrants, 63 plâtriers, etc... (MALTE-BRUN, *Géographie Universelle*, Tome II, page 212.)

Sur l'émigration dans le Massif central les rapports préfectoraux sont confirmés par de nombreuses études : de PARTONNEAUX, *De l'émigration des ouvriers de la Creuse* (1827). LAFARGE : *L'agriculture en Limousin*. Archives Nationales G⁷345 : *émigrants de Bourgneuf en 1685*. Archives départ. de la Creuse C. 360 (1763). NADAUD. *Mémoires*. Bourgneuf 1895.

les maçons, porter le mortier à chacun, leur passer les briques, traîner le sable et la chaux nécessaires à la fabrication du mortier, etc... On partait à pied, sac au dos, s'arrêtant dans les fermes, couchant aux hasards du chemin. La paire de souliers neufs mise au début était inmanquablement quittée au bout de 2 lieues, car elle blessait les pieds : et l'on continuait la route les chaussures sous le bras. Ce système d'embauchage assurait un engagement pour toute la saison, évitait les excès de la loi brutale de l'offre et de la demande. De plus, les jeunes gens n'étaient pas complètement livrés à eux-mêmes et bénéficiaient de l'expérience de leurs aînés.

Un très grand nombre se dirigeaient sur Paris où ils occupaient des garnis tenus par des compatriotes. Ils couchaient avec un camarade de lit dans des chambrées, véritables dortoirs, contenant de 15 à 20 lits. Ces taudis se trouvaient surtout autour de l'Hôtel-de-Ville et de la place Maubert et dans les petites rues de la Montagne Ste-Geneviève : rue Galande, rue de Bièvre, rue St-Bernard, etc... Un certain nombre se rassemblaient soit sur la place de Grève où avait lieu l'embauchage pour les tailleurs de pierre et les maçons, soit à la Tour St-Jacques pour les peintres en bâtiment. Ils menaient une vie rude, souffraient en général de sous-alimentation et d'une tendance à la beuverie les jours de paie. Après avoir pris, à 9 ou 10 h. du matin, son principal repas de la journée, l'ouvrier goûtait vers 2 heures de l'après-midi d'un morceau de pain et de fromage et d'un verre de vin. A chacun de ces repas, il gardait une partie du pain qu'il avait acheté et l'utilisait pour la soupe qu'on lui préparait le soir au garni.

A côté des ouvriers du bâtiment, se placent les ouvriers de toutes catégories qui, chaque année, au nombre de plusieurs milliers, quittaient la région du Massif central pour parcourir la France : cordonniers, chaudronniers, ferblantiers, fondeurs d'étain, étameurs, forgerons, raccommodeurs de porcelaine, tisserands, etc... Le seul département du Cantal accuse une moyenne annuelle de 1.000 cordonniers ambulants avec enfants et apprentis savetiers, 400 maîtres chaudronniers avec boutique ouverte dans les villes et les gros bourgs où ils s'installent pour une « saison », 600 chaudronniers ambulants vendant du neuf dans les villages, 1.000 ferblantiers, lanterniers,

fondeurs d'étain, rhabilleurs de chaudrons, avec plus de 1.500 garçons ou apprentis.

Le Massif central fournissait également un grand nombre de colporteurs et petits commerçants de toute nature : marchands de bestiaux, de fromage, de parapluies, de toiles, de mercerie, de peaux de lapins, etc... Cette catégorie professionnelle avait mauvaise renommée, car il s'y trouvait nombre de « banqueroutiers frauduleux » et d'individus « malhonnêtes qui mangent en orgies et en débauches le produit de leurs rapines ». Dans le Cantal, où cette sorte d'émigration était particulièrement développée avec une moyenne de 1.500 départs de colporteurs chaque année, ceux-ci avaient créé, comme nous l'avons vu, une Société de commerce en Espagne. Cette Société qui comprenait 400 personnes, dont la moitié résidant en Espagne pendant 2 ans, avait une organisation patriarcale curieuse. Le père qui désirait y placer son fils devait verser environ 3.000 fr. dans l'affaire. Les jeunes gens étaient admis très tôt à l'apprentissage et étaient intéressés par la suite, plus ou moins suivant leurs aptitudes, aux profits. Tout associé se mariant en Espagne était exclu de la Société. L'inconduite était réprimée par une diminution des bénéfices. Le jeu avec les Espagnols était interdit. Certains colporteurs auvergnats allaient jusqu'en Belgique et en Hollande, notamment les marchands de parapluies.

Il y avait aussi la foule des émigrants aux emplois variés et souvent mal définis. Les porteurs d'eau, les commissionnaires, les portefaix, les ramoneurs et les décrotteurs auvergnats et limousins étaient particulièrement nombreux dans les grandes villes : Paris, Bordeaux, Lyon. Le Cantal à lui seul, y envoyait annuellement 400 portefaix, 1.000 décrotteurs et ramoneurs. La Haute-Loire donnait 150 ramoneurs. Nombreux également étaient les mendiants, pèlerins, porteurs de chapelets, diseurs de bonne aventure, et autres « piqueurs ». Ils utilisaient toutes sortes de déguisements et gagnaient souvent beaucoup d'argent. Pendant la Révolution ils paraissaient même « sous la forme d'émigrés rentrants, de colons réfugiés, de prêtres déportés et ils disaient des bonnes messes aux gens friands de cette espèce de sensualité. »

Le groupe des *ouvriers agricoles* se plaçait à côté de celui des ouvriers du bâtiment par son importance numérique. Le Massif central était un des grands réservoirs humains qui fournissaient

annuellement aux grandes plaines agricoles des moissonneurs, des vendangeurs et autres journaliers. Les 7 départements déjà cités donnaient en moyenne chaque année 10.000 scieurs de long qui allaient passer l'hiver dans les régions voisines, dans le Jura et dans le Nord, 6 à 7.000 moissonneurs ou pionniers qui aidaient aux travaux agricoles du Bassin parisien et des départements voisins, 1.500 vendangeurs au Languedoc, etc... Le Massif central fournissait aussi un assez grand nombre de cardeurs de laine et de peigneurs de chanvre, notamment aux départements de l'Ouest et du Bassin parisien. Tous ces travailleurs, en particulier les scieurs de long et les pionniers, étaient renommés pour leur courage, leur endurance et l'extrême sobriété de leur rude existence.

2° *Les Alpes*. -- La région des Alpes apparaît comme la deuxième grande zone d'émigration. Les quatre départements des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes, de l'Isère et de la Savoie (département du Léman) donnent environ de 15.000 à 20.000 émigrants chaque année. L'émigration de cette région est caractérisée par la prédominance des spécialités suivantes : colporteurs, ramoneurs, instituteurs, moissonneurs et bergers.

La catégorie des colporteurs est la plus originale (1). Chaque année 2.500 à 3.000 montagnards quittent leur village pour parcourir toute la France avec un petit éventaire. Ils partent en automne et ne reviennent qu'au printemps. Parmi eux, se trouvent des merciers, des marchands d'articles de bazar, de quincaillerie, des porteurs de curiosités, des montreurs de lanterne magique, des herboristes, des droguistes, des marchands de fromage, de graines, des aiguiseurs. Des femmes jouent de la vielle ou de l'orgue. Nombreux sont les charlatans parmi les colporteurs savoyards.

Les ramoneurs, décrotteurs, portefaix et commissionnaires constituent une catégorie importante, qui se concentre dans les villes. En général, ils quittent leur village dès l'âge de 15 à 16 ans, fin octobre, après les travaux des champs. Ils se mettent sous la conduite d'un messenger qui, moyennant une redevance, les défraie de tous frais de route jusqu'au lieu de destination. Les plus économes partent à deux, munis d'une lettre de recommandation pour quelque

(1) Voir A. CHOLLEY. *Les Préalpes de Savoie et leur avant-pays*. Page 656 Colin. 1925 et ALLIX et ROBERT-MULLER. *Un type d'émigration alpine. Les Colporteurs de l'Oisans*. *Revue de Géographie alpine*, 1923.

émigré, et marchent de jour et de nuit. Dans les grandes villes, notamment à Paris et à Lyon, ils constituent des colonies importantes. Les jeunes y restent souvent plus d'une saison dans l'espoir d'y amasser un petit pécule.

Un certain nombre s'élèvent à des emplois plus rémunérateurs : garçons de recette, valets de chambre, commis, marchands au détail, etc... Les Savoyards savent d'ailleurs mieux s'organiser que la plupart des émigrés des autres régions. Ils se groupent par région et constituent des îlots très homogènes. D'ordinaire ils se réunissent à 3 ou 4 pour louer une chambre où ils vivent à frais communs. Les jours de repos, les originaires de la même commune s'assemblent chez le camarade le plus ancien ou le mieux logé. Ils échangent des souvenirs du pays, des conseils. Si l'un d'eux tombe malade les autres s'occupent de le faire soigner, organisent une collecte pour les premiers besoins. Ils se réunissent également pour exclure un coupable de leur société et n'attendent pas que la justice ait prononcé. Après une rude correction administrée dans une chambrée près d'une porte de la ville, on agenouille le patient sur la route devant la première borne qu'il doit baiser. Puis tournant le dos à la ville, son paquet sur les épaules, il s'éloigne banni par ses compatriotes.

Les plus misérables sont les décrotteurs et les ramoneurs, en général des enfants trop souvent exploités par les compagnons. Ils vivent de la pitié publique autant que des légers services qu'ils rendent. Les commissionnaires au contraire, gagnent bien leur vie. Le premier coin de rue inoccupé reçoit leur sommaire installation en plein vent. Avec des bras solides, un peu d'habileté et quelques verres de vin payés aux valets et aux portiers, le commissionnaire adroit recrute aisément sa clientèle.

Par cette émigration l'influence française pénétrait en Savoie, d'autant que les Savoyards très malléables apprenaient notre langue plus aisément que les Auvergnats et les Gascons plus frustes et plus isolés dans leur patois. « Le cabinet de Turin, lit-on dans la *Revue des Deux Mondes* en 1834, ne voit qu'avec haine et terreur cette infiltration progressive de l'influence française dans les chaumières de Savoie. Il multiplie les prohibitions entre les deux pays depuis 1815, mais en vain. » (1)

(1) *Revue des Deux Mondes*, Novembre 1834.

3^e *La région de l'Ouest.* — La région de l'Ouest : Normandie, Bretagne et Vendée, apparaît également comme une région d'émigration, mais d'importance beaucoup plus réduite que les précédentes. Les 3 provinces donnent annuellement une moyenne de 15.000 émigrants dont 3.000 du Calvados, 3.000 de la Mayenne, 2.650 de l'Orne, 2.000 du Morbihan, 1.570 de la Manche, 1.200 de la Vendée, 500 des Côtes-du-Nord, etc... Plus de la moitié de ces émigrants sont des ouvriers agricoles, qui vont faire la moisson dans la Beauce et la Brie, ou les vendanges dans la vallée de la Loire et les Charentes. Environ 3.000 sont des tailleurs de pierre, terrassiers et maçons, originaires pour la plupart du Calvados, de l'Orne et de la Manche. Ces ouvriers se rendent dans les grandes villes les moins éloignées : Paris, Cherbourg, Rouen, Brest, etc..., et dans les régions où les châteaux sont nombreux : région parisienne, Versailles, Fontainebleau, St-Germain, vallée de la Loire, etc... La Normandie fournissait également un assez grand nombre de colporteurs, marchands d'habits et de peaux de lapins et surtout marchands de tissus fabriqués dans les régions de Rouen, d'Alençon, de Vire, de Laval, etc... On notait enfin la sortie d'un certain nombre d'ouvriers de tous les corps de métiers : chaudronniers, faïenciers, charpentiers, fondeurs, etc..., et de jardiniers qui allaient dans la région parisienne.

Il est à remarquer que la Bretagne donne fort peu d'émigrant et le Finistère est signalé comme le département « le plus casanier de l'Empire ». « Les Bretons, dit le préfet, sont routiniers. Il existe de fortes préventions contre ceux qui se déplacent. Dire d'un homme qu'il n'est pas du pays est une injure. Les déplacements se trouvent d'ailleurs gênés par la variété des coutumes et des dialectes. »

4^e *Les régions de l'Est et du Nord.* La région du Nord et celle de l'Est, en particulier la Lorraine, fournissent un certain nombre d'émigrants saisonniers. Le Nord et l'Aisne donnent surtout des moissonneurs pour la région parisienne. Le Nord donne en outre des tisserands et des briquetiers. La Lorraine fournit des colporteurs, juifs pour la plupart. Chaque année ceux-ci quittent la région de Metz, Thionville, Briey et Longwy, pour 3 ou 6 mois, parfois un an. Un certain nombre d'entre eux ont des domestiques qui travaillent également au colportage. Ils gagnent énormément. « Ils

possèdent de belles maisons, portent des chapeaux à 3 cornes avec une large ganse d'or ». Ils ne font rien dans les communes où ils résident et « mènent une vie dissolue ». La région de Metz envoie aussi un certain nombre de femmes de chambre et de « demoiselles bien élevées et de familles pauvres » en Bohême, en Pologne et en Russie où elles font l'éducation des princes et des seigneurs. Les Vosges fournissent un contingent de moissonneurs à l'Alsace et au Bassin parisien. La Haute-Marne donne annuellement des ouvriers métallurgistes (ouvriers du fil de fer, fondeurs de cloches, forgerons, etc...) aux départements voisins.

5° *La région des Pyrénées.* — Dans les Pyrénées, 3 départements fournissent un contingent d'environ 3.700 émigrants annuels. Ce sont : l'Ariège qui en donne à lui seul 2.056, la Haute-Garonne et les Hautes-Pyrénées. Une grande partie de ces émigrants, environ 1.800, sont des moissonneurs et des vendangeurs qui vont dans les départements voisins. On note aussi le départ de manœuvres et de dockers pour Bayonne et Bordeaux, et surtout de journaliers pour l'Espagne. Celle-ci reçoit annuellement 1.200 émigrants de la Haute-Garonne, 600 de l'Ariège et 400 des Hautes-Pyrénées, ces derniers originaires des vallées de Barèges, Campan, d'Aure et de Baroune qui restent enneigées tout l'hiver. En Espagne, ces migrants travaillent dans les fabriques d'huile, dans les grandes exploitations agricoles ou comme chaudronniers ambulants, manœuvres et journaliers dans les villes : Burgos, Pampelune, etc... L'Ariège fournit aussi aux départements voisins des forgerons qui ne reviennent au pays que pendant les 3 mois d'août, septembre et octobre, où le travail des forges est suspendu. L'Aude reçoit 128 de ces ouvriers pour ses 16 forges, soit 8 par forge. Chaque équipe comprend un « foyer », un « maillé » et 2 « escolas » qui gagnent 1 fr. par 4 myriagrammes de fer fabriqué, soit 5 à 6 fr. par 24 heures ; deux « pique-mines » qui ne gagnent que le quart des précédents et enfin deux « miaillons » ou « valets d'escolas » gagnant 5 fr. par semaine. Ces 4 premiers avec 150 fr. par mois gagnent donc presque 7 fois plus que les deux derniers avec seulement 22 fr. par mois.

Les grandes régions d'immigration. — Aux deux grandes zones d'émigration correspondent deux grandes zones d'immigration : la région parisienne et la région méditerranéenne. Viennent ensuite,

Carte N° 2

IMMIGRATION OUVRIÈRE SAISONNIÈRE (EXCÉDENT DES ENTRÉES SUR LES SORTIES) AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE.



DÉPARTEMENTS RECEVANT ANNUELLEMENT

-  de 4.000 à 12.000 travailleurs
-  de 1.000 à 4.000 — d° —
-  de 100 à 1.000 — d° —

mais beaucoup moins caractérisées, la région du Sud-Ouest, l'Alsace et la région lyonnaise (Carte n° 2).

1° *La région parisienne.* — La région parisienne est de loin la région d'immigration ouvrière la plus importante. La Seine-et-Marne accuse 6.300 entrées annuelles, la Seine-et-Oise 1.500, l'Eure-et-Loir 2.200, le Loiret 2.200. Si l'on estime à 15.000 ou 20.000 le chiffre des entrées ouvrières dans le département de la Seine, on arrive au total approximatif de 30.000 à 40.000 ouvriers immigrants pour les 5 départements énumérés. Deux zones d'appel apparaissent nettement dans cette région. C'est d'abord Paris avec ses immenses besoins de travailleurs manuels de tous les métiers. C'est ensuite la grande région agricole de la Beauce et de la Brie où la moisson exige chaque année un contingent considérable de main-d'œuvre d'appoint (1).

Une grande partie des ouvriers qui affluent dans la région parisienne sont des travailleurs du bâtiment. La Seine-et-Marne en reçoit 1.500 chaque année, la Seine-et-Oise environ 1.000, le Loiret 800 et la Seine plusieurs milliers. Puis, vient la foule des ouvriers de tous les corps de métiers et des occupations les plus variées comme décroisseurs, colporteurs, commissionnaires, ramoneurs, raccommodeurs de porcelaine, porteurs d'eau, vanniers, etc... Les chiffres manquent malheureusement en ce qui concerne Paris. Les rapports indiquent seulement la présence de 1.500 commissionnaires et portefaix, de 330 ramoneurs et de quelques centaines de marchands d'habits, vanniers, raccommodeurs de faïence et brocanteurs.

Les commissionnaires et portefaix sont originaires pour la plupart de Savoie, d'Auvergne, du Limousin, de Picardie et de Gascogne. Ceux de Savoie sont les plus doux et les plus honnêtes. Ils sont souvent domiciliés et possèdent parfois une charrette. Ceux d'Auvergne, du Limousin et de Gascogne sont plus brutaux, buveurs et « portés à la cabale ». Ils constituent la majorité des

(1) Les besoins de main-d'œuvre saisonnière dans la région parisienne étaient si considérables que très souvent l'immigration ne pouvait les satisfaire. En 1819 le maire de Villepreux demande au préfet de Seine-et-Oise que l'on mette en réquisition des militaires chez les fermiers pour suppléer au manque d'ouvriers normands, bourguignons et flamands. Le maire de Trappes signale de son côté que bien que la moisson soit ouverte depuis 10 jours, à peine 1/3 est coupé faute d'ouvriers. « Chaque cultivateur a à peine le tiers des ouvriers dont il a besoin. On ne peut cependant accuser les cultivateurs d'égoïsme, car ils paient 1/4 de plus des prix ordinaires » (Archives de Seine-et-Oise. M. Rapports sur les récoltes).

portefaix et commissionnaires des rues. Les mieux organisés sont les Savoyards, qui se groupent par région, voire par commune. Ils se réunissent à 3 ou 4 pour louer une chambre qu'ils garnissent à frais communs. Il règne entre eux une grande solidarité. Les Auvergnats moins disciplinés et moins sérieux, vivent dans des greniers enfumés qu'ils prennent à loyer. Les Picards et les Lorrains logent en garnis dans de misérables taudis, en compagnie de compatriotes rencontrés par hasard, au cabaret ou au travail. Les plus jeunes des émigrants ou « enfants de la balle » sont sous l'autorité de chefs de chambrées qui les dirigent et souvent les brutalisent et les exploitent.

Les ramoneurs sont en grande majorité des Savoyards et des Auvergnats qui arrivent en novembre chaque année. Ils vivent en chambrée sous la direction de chefs assez durs qui les « battent s'ils ne rapportent pas la somme déterminée ». De là la tendance de ces enfants à la mendicité. En général cependant, « ils sont sobres et honnêtes. » Ils habitent les faubourgs et les rues adjacentes à la rue de la Mortellerie. (1)

Les ouvriers du bâtiment, en grand nombre originaires du Massif central, habitent dans les vieilles rues des quartiers de l'Hôtel-de-Ville et de la montagne Sainte-Geneviève. Ils se réunissent sur la place de Grève et à la Tour Saint-Jacques où a lieu l'embauchage en plein air.

Ils couchent à deux par lit dans des chambres, véritables dortoirs, où s'entassent une douzaine ou une vingtaine d'individus. Une pièce commune où se réunissent les émigrants et où ils font cuire leur soupe, est attenante aux chambrées. L'air est rapidement vicié dans ces pièces où les lits sont serrés à se toucher. Le danger est d'autant plus grand que ces hommes sont habitués au plein air, qu'ils travaillent aux intempéries et que le temps de travail (12 h.) et les déplacements trop longs ne leur laissent guère que 7 heures ou 7 heures 1/2 pour le sommeil. Aussi la tuberculose est-elle fréquente parmi les émigrés, notamment parmi les enfants. La Creuse qui fournit un grand nombre d'ouvriers du bâtiment à Paris est un des départements qui au cours du xix^e siècle, donnait le plus de conscrits réformés pour faiblesse de constitution et tuberculose bien que les enfants qui émigrent « partent solides, forts, trapus » (2).

(1) Actuellement rue de l'Hôtel-de-Ville (4^e) ; les habitants ayant terriblement souffert de l'épidémie de choléra en 1832 demandèrent le changement d'un nom qu'ils jugeaient macabre.

(2) H. CLÉMENT. *L'émigration*. Paris 1886.

Quant au groupe des travailleurs agricoles qui affluent annuellement dans le Bassin parisien, leur nombre est considérable et peut être chiffré approximativement à 15.000. Ce sont surtout des moissonneurs qui viennent « faire l'aoust » dans la Brie et la Beauce, pendant environ 6 semaines. L'Eure-et-Loir recevait plus de 4.000 de ces saisonniers, la Seine-et-Marne 5.000, le Loiret, 1.500 etc... Un certain nombre de ces moissonneurs étaient des ouvriers d'industrie : métallurgistes, tisserands, mineurs, etc., dont le contrat portait la clause très usitée du congé annuel pour le temps de la moisson. L'agriculture du Bassin parisien recevait aussi des régions d'émigration une grande partie de ses pionniers, terrassiers, scieurs de long et peigneurs de chanvre.

2^e *La région méditerranéenne.* — C'est la région méditerranéenne qui se place au 2^e rang pour l'importance de l'immigration ouvrière. Les 6 départements côtiers : Bouches-du-Rhône, Gard, Var, Hérault, Aude et Pyrénées-Orientales, reçoivent annuellement une moyenne de près de 30.000 émigrants. Ce sont les départements alpins, puis ceux du Massif central et des Pyrénées qui alimentent presque exclusivement cette émigration.

Les moissonneurs et vendangeurs dominent dans ce mouvement. Les vendangeurs se retrouvent sur tout le littoral et notamment dans le Languedoc. Les moissonneurs affluent dans la Basse Provence, en particulier dans la région d'Arles et de Tarascon où les récoltes plus précoces permettent aux émigrants de retourner à temps pour faire la moisson chez eux. Le seul territoire de la ville d'Arles reçoit annuellement 3.000 de ces moissonneurs. Chaque année Arles fait publier par un messenger dans les départements voisins que tel jour commencera la récolte et qu'en cas de retard les moissonneurs seront nourris aux frais du public. Les saisonniers descendent des montagnes en petites bandes appelées « sauques ». Le seul département des Bouches-du-Rhône en recevait 6.000.

Quant aux bergers ou « conducteurs de troupeaux » nous avons vu qu'ils faisaient régulièrement la navette entre les Alpes où ils montaient à la belle saison et les plaines de Basse-Provence où ils redescendaient en novembre. Les Bouches-du-Rhône recevaient ainsi annuellement 900 bergers et un demi-million de bêtes à laine.

Quant à la région marseillaise elle attire des ouvriers et des artisans de toutes professions et des manœuvres et « dockers » en

très grand nombre. Marseille a une population ouvrière flottante d'environ 4.000 travailleurs originaires de toutes les régions et qui se déplacent suivant les besoins.

3^o *Le Sud-Ouest.* — Le Sud-Ouest, et plus précisément la région bordelaise et des Charentes, est une zone d'immigration ouvrière. La Gironde reçoit annuellement 4 à 5.000 travailleurs, la Charente-Inférieure environ 3.000, les Landes 1.000 et la Dordogne 560. Au total près de 10.000 immigrants. Un grand nombre de ces ouvriers sont des vendangeurs : 2 à 3.000 en Dordogne, 1.200 en Charente-Inférieure. Bordeaux reçoit comme beaucoup de grandes villes : des commissionnaires, portefaix, revendeurs de gâteaux, ramoneurs, décrotteurs et des dockers et manœuvres pour son port. Les Landes reçoivent des terrassiers-pionniers ou baradiers qui travaillent aux fossés et aux palissades, et environ 250 bergers qui viennent des Pyrénées avec leurs troupeaux. La région bordelaise reçoit aussi des moissonneurs appelés « métiviers ».

Conclusion. — Au total, les rapports des préfets de l'Empire révèlent d'incessantes et multiples migrations intérieures. Toute la France est parcourue, striée pour ain i dire, par une circulation de petits marchands, colporteurs, ouvriers de tous métiers et travailleurs agricoles, dont le nombre, chaque année, oscille entre 175.000 et 200.000. Deux courants assez différents apparaissent dans cette circulation. L'un d'ordre national, pourrait-on dire, alimenté par la foule des émigrants des divers corps de métiers qui parcourent tout le pays et qui se dirigent de préférence vers les centres urbains et les régions riches. L'autre d'ordre régional, local, comprend la foule des petites migrations de région à région, de département à département, dont beaucoup d'échanges de saisonniers agricoles. Alors que la zone de parcours des premiers est souvent considérable : telle celle des Savoyards ou des Auvergnats qui vont à Paris ou dans la région du Nord, les seconds au contraire ne se déplacent que dans un rayon des plus restreints. Parmi ces mouvements locaux les plus typiques sont ceux des Pyrénées vers les plaines des Pyrénées-Orientales et de l'Aude ; des Alpes vers la vallée du Rhône ; des départements du Bassin parisien vers les plaines de la Beauce et de la Brie ; du Morvan vers les régions riches de Bourgogne.

Ce sont surtout les régions de haut relief, où la longueur des hivers réduit la durée du travail sur une terre déjà trop pauvre, qui

constituent les centres les plus importants d'émigration. Les habitants sont obligés d'aller chercher un travail supplémentaire dans les régions plus favorisées des plaines voisines et des grandes villes. Le Massif central, les Alpes et les Pyrénées offrent un exemple typique de ces populations à double occupation : à la fois rurales pendant la belle saison et ouvrières ou commerçantes itinérantes durant l'hiver. Pour elles l'émigration apparaît comme une ressource importante, régulièrement organisée. « L'émigration, dit M. A. Cholley (1), qui à l'origine, avait été, dans la montagne comme dans l'avant-pays, une conséquence directe de l'insuffisance des ressources, avait pris une forme perfectionnée et s'était organisée à la manière d'une véritable exploitation faisant partie du genre de vie. »

Les émigrants se livrent aux occupations les plus variées, voire les plus inattendues et d'où parfois la mendicité plus ou moins déguisée n'est pas exclue. L'extrême variété de ces petits métiers et petits négoce révèle à la fois l'ingéniosité des migrants dans la recherche d'un travail d'appoint et le caractère individualiste d'une économie contrastant avec la centralisation de l'économie moderne.

Ces mêmes et incessantes migrations ont contribué au développement des échanges et du petit commerce ambulant, à la diffusion des perfectionnements des industries. Elles ont aidé aussi au malaxage et, par là, à l'unification de la population française. Elles ont rendu possible la vie de populations relativement denses dans des régions pauvres qui purent ainsi constituer des réservoirs d'hommes rudes et travailleurs. Longtemps elles permirent à ces régions de participer plus complètement à la vie et à l'évolution du pays, jusqu'au jour où elles contribuèrent à leur épuisement démographique, après avoir contribué, suivant l'expression des préfets, à la « démoralisation » des populations, puis à leur désadaptation.

Malgré l'importance de ces déplacements et les raisons vitales qui y astreignaient les populations, les migrations intérieures en France sont loin de révéler une misère aussi profonde que celle de beaucoup d'autres populations européennes à la même époque. On

(1) A. CHOLLEY. *Les Préalpes de Savoie et leur avant-pays*. p. 656 Colin. 1925.

ne trouve pas en France de ces migrations de la faim, qui, en Italie par exemple, obligent la moitié des habitants d'une région à aller chercher leur pain au dehors. Alors que les rapports des préfets d'Italie — dont on trouvera des extraits à la fin de cette étude — font souvent apparaître l'émigration comme une ressource *essentielle*, celle-ci reste en France, même dans les départements les plus pauvres, une ressource *complémentaire*.

Tableau des mouvements migratoires annuels, par département.....	36 et 37
Extraits des rapports des préfets de 1808 à 1813	39 à 70

**Émigration et immigration annuelles d'ouvriers
par département sous l'Empire (1)**

Départements	Émigration (sorties)	Immigration (entrées)
Ain	7.300	800
Aisne	2.600	140
Allier	820	1.190
Basses-Alpes	3.033	40
Hautes-Alpes	4.319	500
Alpes-Maritimes	1.230	700
Ardèche	800	—
Ardennes	100	10
Ariège	2.356	161
Aube	1.200	730
Aude	—	4.628
Aveyron	1.950	500
Bouches-du-Rhône	—	12.000
Calvados	2.950	400
Cantal	8.000	—
Charente	pas de chiffres	pas de chiffres
Charente-Inférieure	850	2.840
Cher	530	3.190
Corrèze	1.700	—
Corse	—	4.000
Côte-d'Or	1.220	1.855
Côtes-du-Nord	412	—
Creuse	15.000	—
Dordogne	250	560
Doubs	pas de chiffres	pas de chiffres
Drôme	260	670
Eure	120	—
Eure-et-Loir	—	2.140
Finistère	néant	néant
Gard	—	4.000
Haute-Garonne	1.200	920
Gers	néant	néant
Gironde	—	2.770
Hérault	—	1.400
Ille-et-Vilaine	—	100
Indre	750	1.100
Indre-et-Loire	1.350	80
Isère	3.300	800
Jura	pas de chiffres	pas de chiffres
Landes	—	792
Loir-et-Cher	pas de chiffres	pas de chiffres
Loire	800	1.500
Haute-Loire	3 600	—

(1) D'après les rapports des préfets de 1808 à 1813. Dans un certain nombre de départements les mouvements migratoires sont signalés sans chiffres ou ne sont chiffrés qu'en partie. Archives Nationales F²⁰ 434 et F²⁰ 435.

Départements	Émigration (sorties)	Immigration (entrées)
Loire-Inférieure	—	100
Loiret	—	2.180
Lot	pas de chiffres	pas de chiffres
Lot-et-Garonne	400	150
Lozère	1.763	1.300
Maine-et-Loire	200	170
Manche	1.570	20
Marne	pas de chiffres	pas de chiffres
Haute-Marne	1.100	450
Mayenne	3.000	—
Meurthe-et-Moselle	200	—
Meuse	3.300	—
Morbihan	2.050	—
Moselle	710	80
Nièvre	475	890
Nord	3.500	300
Oise	1.500	—
Orne	2.650	400
Pas-de-Calais	pas de chiffres	pas de chiffres
Puy-de-Dôme	16.650	1.350
Basses-Pyrénées	pas de chiffres	pas de chiffres
Pyrénées-Orientales	150	3.350
Hautes-Pyrénées	400	100
Bas-Rhin	—	2.390
Haut-Rhin	—	1.600
Rhône	1.230	2.347
Haute-Saône	—	600
Saône-et-Loire	—	710
Sarthe	300	—
Savoie et Haute-Savoie	2.330	—
Seine	—	2.000 (1)
Seine-Inférieure	pas de chiffres	pas de chiffres
Seine-et-Marne	—	6.255
Seine-et-Oise	—	1.250
Deux-Sèvres	800	600
Somme	pas de chiffres	pas de chiffres
Tarn	1.600	300
Tarn-et-Garonne	—	200
Var	1.459	3.499
Vaucluse	1.180	1.450
Vendée	1.200	700
Vienne	500	500
Haute-Vienne	pas de chiffres	pas de chiffres
Vosges	600	—
Yonne	2.000	3.000
Total	120.877	88.241

(1) Renseignements incomplets.

EXTRAITS DES RAPPORTS DES PRÉFETS DE 1808 A 1813

On trouvera ci-après des extraits des rapports des préfets de l'Empire concernant les déplacements d'ouvriers dans chaque département. Les passages reproduits ici ont été glanés dans les rapports adressés au ministre de l'Intérieur de 1808 à 1813 (1).

Ain. — L'usage du « Tour », après l'apprentissage, contribue à l'instabilité des ouvriers. Ils vont d'abord à Lyon, puis à Paris et parcourent ensuite les départements. Ils se fixent quelque temps dans les lieux où il y a un grand nombre d'établissements de leurs professions : à Genève pour les horlogers, à Lyon pour les chapeliers, à Paris pour les menuisiers, ébénistes, ferblantiers, etc... Dans ces métropoles les ouvriers se perfectionnent dans leur métier. De 200 à 300 ouvriers quittent ainsi annuellement le département : un tiers s'établit hors du département, un tiers y revient, un tiers est pris par la conscription.

Il y a aussi d'importantes migrations périodiques de peigneurs de chanvre au printemps et en automne. Ils vont vers le Nord : Jura, Doubs, Saône-et-Loire, Marne, Vosges, Meurthe, Bas-Rhin. Ils partent par petits groupes de 2 à 5 individus sous la conduite d'un chef. La durée de leur absence est de 3 à 4 mois, après quoi, ils reviennent chez eux ou chez leurs maîtres qui acceptent de leur accorder « le Peigne », c'est-à-dire la faculté de ces migrations annuelles à époques fixes. On peut évaluer à 5.000 le nombre des peigneurs qui sortent de l'arrondissement de Nantua, à 2.000 celui de l'arrondissement de Belley, au total 7.000. Les départs au printemps sont bien moins nombreux qu'à l'automne : la proportion est de 1 à 5. Les peigneurs vivent avec la plus sévère économie et chacun d'eux rapporte environ 40 fr., soit pour le pays un apport de 280.000 fr. en automne et 56.000 fr. au printemps, au total 336.000 fr.

Le département reçoit peu d'ouvriers, car il n'a presque pas d'in-

(1) Dans la mesure du possible la forme d'expression employée dans les rapports a été respectée. Mais la nécessité de choisir et d'extraire des chiffres et des passages de textes souvent fort longs a obligé à modifier et à arranger la plupart des citations.

dustries ni de manufactures. Quelques terrassiers et scieurs de long viennent des départements voisins au printemps, en détachements de 5 à 6 individus sous la conduite d'un chef. Au nombre de 400 à 500, les terrassiers gagnent de 2 fr. à 2 fr. 50 non nourris, et les scieurs de long, au nombre de 300, reçoivent de 1 fr. 50 à 2 fr., soit une exportation de 139.500 fr.

Aisne. — L'Aisne fournit surtout des moissonneurs et des « vigneron » qui vont faire la moisson dans un rayon de 30 km. et reviennent après les vendanges. L'arrondissement de Château-Thierry donne 500 moissonneurs pour la Seine-et-Marne, l'Oise et la Marne ; l'arrondissement de Laon 1.000 moissonneurs pour les mêmes départements ; l'arrondissement de Soissons 160 moissonneurs pour la Seine et la Seine-et-Marne : l'arrondissement de Vervins 950 moissonneurs pour la Seine, l'Oise et la Marne.

Au total, 2.600 départs. Comme chaque émigrant rapporte de 30 à 40 fr. en moyenne, le département reçoit annuellement 88.000 fr.

Les entrées sont moins importantes. On note la présence d'une centaine d'ouvriers venus de la Meuse, de la Marne et de la Nièvre et travaillant aux verreries de Laon et de Prémontré ; de 40 tailleurs de pierre et maçons de la Creuse et du Cantal, venus dans la région de Soissons. Au total une sortie de 44.200 fr. pour le département.

Allier. — Le département de l'Allier reçoit environ 900 travailleurs de toutes catégories et fournit aux départements voisins 300 à 400 moissonneurs :

1° *L'arrondissement de Lapalisse* reçoit au printemps 140 tailleurs de pierre et maçons de la Creuse. Ces ouvriers gagnent en moyenne 2 frs. par jour et remportent environ 40.000 fr. chaque année. On enregistre aussi la venue de 120 scieurs de long du Puy-de-Dôme qui remportent 40.000 fr. chez eux, de 150 pionniers de la Haute-Loire qui emportent 15.000 fr., de 40 chaudronniers, de 30 à 40 marchands voyageant en charrette ou à dos de mulet, venus des Bouches-du-Rhône, notamment en automne et qui circulent presque toute l'année.

L'arrondissement par contre, envoie dans la Nièvre et la Saône-et-Loire, une cinquantaine de travailleurs qui partent en automne et reviennent au printemps et 500 moissonneurs qui partent après la levée des récoltes de seigle pour le Puy-de-Dôme ;

2° *L'arrondissement de Montluçon* reçoit 150 maçons de la Creuse et 150 scieurs de long qui remportent 200 fr. chacun. Il envoie 260 moissonneurs dans le Cher qui rapportent 40 fr. chacun, soit 10.400 fr ;

3° *L'arrondissement de Gannat* reçoit 120 maçons de la Creuse au printemps, qui remportent 20.000 fr. ; 40 pionniers et 60 scieurs de long qui gagnent 1 fr. 50 par jour et mènent une vie des plus frugales ;

4^o *L'arrondissement de Moulins* reçoit 20 charpentiers et 30 maçons et manœuvres de la Creuse qui remportent 240 fr. chacun, soit 12.000 fr. au total ; 15 carriers ; 30 pionniers et 60 scieurs de long d'Auvergne. A la fin de l'été on enregistre la venue de savetiers dits carreleurs originaires du Puy-de-Dôme et qui raccommodent les chaussures dans les rues devant les maisons ; de 3 ou 4 ramoneurs avec chacun 2 ou 3 élèves qui parcourent les campagnes ; enfin de 6 fondeurs en fonte.

On note également le départ de mariniers qui descendent jusqu'à Orléans, Paris et Nantes en « bonne eau » pour conduire du charbon de terre, des bois, des vins.

Basses-Alpes. — Les Basses-Alpes enregistrent plus de 3.000 départs chaque année :

1^o *L'arrondissement de Barcelonnette* avec une population de 18.500 individus, un climat rude, des neiges tenaces, connaît une émigration importante de 4 à 5 mois, d'octobre au printemps. Chaque année il y a de 600 à 700 départs dont 225 femmes et 450 hommes. Ils se font marchands, colporteurs, porteurs de curiosités, montreurs de lanternes magiques. Les femmes jouent de la vielle, les enfants sont décrotteurs, ramoneurs ou commissionnaires dans les villes. Ils rapportent environ 50 fr. par tête soit un apport de 33.350 fr. pour l'arrondissement ;

2^o *L'arrondissement de Castellane.* — Chaque année 535 ouvriers agricoles partent en automne pour les départements voisins où ils cultivent la terre. Ils reviennent au printemps. A la fin du printemps 270 travailleurs, en majorité des femmes, vont faire la moisson dans le Var et les Alpes-Maritimes et reviennent en août. Au total environ 800 émigrants rapportant 30 fr. chacun, soit 24.000 fr. pour l'arrondissement ;

3^o *L'arrondissement de Digne* fournit 285 bergers en automne pour les pâtures d'Arles, 570 journaliers en juin-juillet pour les moissons du Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. Chacun rapportant en moyenne 25 fr., il en résulte un gain de 22.000 fr. pour l'arrondissement ;

4^o *L'arrondissement de Forcalquier* donne chaque année plus de 500 émigrants, dont beaucoup dans le commerce de la droguerie et quelques-uns comme moissonneurs dans la région d'Arles. Ils rapportent 30.000 fr. à l'arrondissement ;

5^o *L'arrondissement de Sisteron* fournit des colporteurs de petites boutiques et 200 moissonneurs et bergers aux pâtures de la région d'Arles et de la Crau. Ils rapportent environ 6.000 fr.

Au total le département envoie 3.050 hommes rapportant 115.300 fr. Au printemps, 300.000 bêtes à laine (en troupeaux de 2.000) sans compter les ânes nécessaires aux bagages, entrent dans les Basses-Alpes, venues des pâtures d'Arles. Le Var en envoie 100.000.

Ils s'en retournent en automne, laissant au département un profit de 375.000 fr.

L'absence d'industrie et de luxe fait que le département ne reçoit pas d'ouvriers étrangers, sauf quelques rares colporteurs dans les fêtes, dont 40 chaudronniers, ébouleurs et ramoneurs.

Hautes-Alpes. — Les Hautes-Alpes connaissent également une émigration importante :

L'*arrondissement de Briançon* fournit 2.375 émigrants chaque année, dont : 601 instituteurs, 593 colporteurs, 388 aiguisers, 244 marchands de fromages, 151 peigneurs de chanvre, 142 bergers, 134 cultivateurs, etc..;

L'*arrondissement d'Embrun* en donne 663, dont : 204 colporteurs, 144 cultivateurs, 69 instituteurs, 68 charretiers, 15 charcutiers, 9 voituriers, etc..;

L'*arrondissement de Gap* donne 1.282 migrants dont : 35 instituteurs, 331 colporteurs, 340 peigneurs de chanvre, 191 cultivateurs, etc.

Au total, 4.319 émigrants, qui rapportent 919.382 francs au département dont 112.000 fr. rapportés par les 705 instituteurs, 338.400 fr. par les 1.128 colporteurs, 75.150 fr. par les 501 peigneurs de chanvre, 31.850 fr. par les 245 bergers, 56.280 par les 469 cultivateurs, 76.800 fr. par les 256 marchands de fromages, 121.200 fr. par les 404 aiguisers, etc...

La plupart de ces émigrants partent en novembre et reviennent au printemps (mai). Les bergers partent en avril et reviennent en octobre.

Le département reçoit quelques travailleurs étrangers : environ 500, qui remportent 49.000 fr. ; 10 maîtres d'école viennent des Basses-Alpes et du Pô pendant l'hiver et économisent 1.500 fr. ; 25 chaudronniers viennent des Deux-Siciles et d'Italie pour l'été et emportent 3.500 fr. ; 10 ferblantiers et 10 figuristes venus d'Italie et des Deux-Siciles, également pour l'été, remportent 2.000 fr. ; 8 chercheurs de vipères qui les revendent 1 fr. pièce à Turin et à Gênes ; 100 moissonneurs venus des Basses-Alpes, de l'Isère et d'Italie, qui économisent 2.000 fr. ; 200 maçons et tailleurs de pierre venus d'Italie à la belle saison, qui remportent 10.000 fr. ; enfin 100 colporteurs lorrains, italiens et du Roussillon qui remportent 30.000 fr. à eux seuls.

Alpes-Maritimes. — Les Alpes-Maritimes connaissent une émigration annuelle d'environ 1.500 individus dont 600 moissonneurs qui vont dans le Var et les départements voisins et rapportent 20.000 fr. ; 500 bergers allant en hiver avec leurs troupeaux dans le Var et les Bouches-du-Rhône et rapportant 30.000 fr. ; 130 joueurs de vielle et d'autres instruments, originaires du canton de St-Etienne (Puget-Théniers) qui vont en France et en Piémont durant l'hiver et rapportent 7.000 fr.

Par contre, les Alpes-Maritimes reçoivent de 700 à 800 ouvriers

étrangers : 300 Piémontais viennent à la cueillette des olives et remportent 30.000 fr. ; 200 maçons et scieurs de long emportent 16.000 fr. : les maçons sont italiens ou suisses, les scieurs de long viennent du comté de Trente ; 200 chaudronniers et raccommodeurs de tamis, italiens du Sud (Pouille et Calabre), remportent 16.000 fr.

Ardèche. — Fournit environ 800 travailleurs chaque année pendant 2 ou 3 semaines pour la moisson en Provence. Chacun rapporte 40 fr., soit un bénéfice de 32.000 fr. pour le département. Comme il y a plus de bras qu'il n'en faut, il n'y a pas d'immigration.

Ardennes. — La région de Fumay envoie 60 hommes chaque année pour diriger les trains de bois sur les rivières : Meuse, Escaut, Moselle. Ils rentrent en octobre et rapportent 18.000 fr. Le département ne reçoit que quelques rares chaudronniers ambulants.

Ariège. — L'Ariège alimente une émigration annuelle de plus de 2.000 personnes, savoir :

1^o *L'arrondissement de Pamiers* fournit 170 travailleurs à l'Aude pour les blés, pendant un mois. Il reçoit 12 scieurs de long du Cantal et 150 journaliers du canton de Mirepoix au moment de la moisson du blé ;

2^o *L'arrondissement de St-Girons* donne 600 moissonneurs à la Haute-Garonne et aux Landes, 200 manœuvres, dockers et terrassiers à Bayonne, à Bordeaux, etc., pendant l'hiver, 85 faucheurs aux Pyrénées-Orientales ;

3^o *L'arrondissement de Foix.* — 600 ouvriers partent des communes de Bosc et Freichenet, pour aller travailler en Espagne pendant l'hiver. Ils reviennent dans les Pyrénées-Orientales et l'Aude comme charbonniers et moissonneurs.

260 moissonneurs vont dans les départements voisins pour les blés, notamment dans l'Aude et la Haute-Garonne, 80 bûcherons et charbonniers vont « vers la frontière des Pyrénées », 75 forgerons vont « vers le fer des Pyrénées », 270 personnes vers la fin juin vont dans l'Aude pour la moisson, 40 vendangeurs vont dans les Pyrénées-Orientales et 326 cultivateurs, bergers, charbonniers, se dirigent vers la Gironde, les Landes et les Basses-Pyrénées.

Au total 2.706 individus quittent annuellement le département et y rapportent 225.925 fr. ; 161 « étrangers » remportent 6.710 francs. La guerre d'Espagne gênait beaucoup l'émigration du département.

Aube. — Le département de l'Aube donne 1.200 vignerons ou manouvriers pour la moisson chaque année aux départements de la Seine, de la Seine-et-Marne, de la Haute-Marne et de la Marne. Ces ouvriers rapportent 60.000 fr. Les arrondissements de Troyes et d'Arcis n'envoient personne, car les industries de la toile, du coton,

du fil, du bois et l'agriculture occupent tout le monde à tous moments.

Le département reçoit en hiver 150 scieurs de long de la Vienne, de la Creuse et du Puy-de-Dôme. Ces ouvriers remportent 52.500 fr. Viennent également 60 chaudronniers du Limousin et de l'Auvergne, 120 maçons de la Marche, 400 moissonneurs de la Côte-d'Or et de la Meuse et un certain nombre d'ouvriers du chanvre et de la chaussure.

Aude. — L'Aude connaît, au moment de la moisson, un mouvement important de migration intérieure : 4.500 travailleurs, habitués à la vie sobre des montagnes, descendent du canton de Belcaire (pays de Sault) pour couper les moissons dans les différentes parties du département. Ils commencent par la région de Narbonne et remontent vers les parties les plus hautes. Leur salaire total est de plus de 300.000 fr., soit 68 fr. par individu.

L'Aude reçoit des forgerons de l'Ariège « en raison de l'arrêt du travail pendant 2 à 3 mois ». Comme il y a 16 forges de 8 hommes chacune, l'effectif total est de 128 hommes. Les 4 premiers ouvriers : le foyer, le maillé, et les 2 escolas gagnent 1 fr. par 4 myriagrammes de fer fabriqué, soit 5 à 6 fr. par 24 heures ; les 2 autres : les pique-mines, ne gagnent que le quart de ce salaire. Les 2 derniers : les miaillons ou valets d'escolas touchent 5 fr. par semaine. Les 4 premiers gagnent donc 150 fr. par mois, les 2 suivants 37 fr. 50 et les deux autres seulement 22 fr. Ils retournent dans l'Ariège pendant la période de chômage, en août, septembre et octobre.

Aveyron. — L'Aveyron fournit annuellement environ 2.000 ouvriers dont : 50 faucheurs en mai-juin vers l'Hérault et le Gard, 1.000 moissonneurs, en juin-juillet, vers l'Hérault, le Gard, la Lozère, le Cantal ; 300 vendangeurs vers l'Hérault ; 500 scieurs de long vers l'Hérault, le Gard, les Pyrénées-Orientales et l'Espagne de septembre à avril, 100 porteurs et commissionnaires à Paris, en toutes saisons, pendant quelques mois.

L'Aveyron ne reçoit que 400 à 500 moissonneurs, originaires du Tarn et 200 ouvriers du Tour de toutes professions.

Les Bouches-du-Rhône. — Les Bouches-du-Rhône comprennent une importante population mobile attirée par le commerce de Marseille qui exige une main-d'œuvre nombreuse et sans grand apprentissage. La stagnation du commerce entraîne immédiatement le renvoi d'une partie de cette population qui devient alors inemployée. Parmi les nombreux ouvriers et artisans venus de l'extérieur du département et dont beaucoup font leur « tour », on compte 4.000 marins, charpentiers, ouvriers de la marine de l'Etat, qui se déplacent suivant les besoins.

Chaque hiver le département reçoit 200 montagnards qui quittent les Basses-Alpes et la Savoie, et se font ramoneurs, décrotteurs, col-

porteurs, marchands de petite quincaillerie, etc... Ils repartent, au printemps, avec environ 30.000 fr. d'économies. Le département compte également 900 bergers qui suivent la transhumance des troupeaux vers la Haute-Provence.

En été 6.000 moissonneurs viennent des départements où les récoltes sont retardées : Hautes-Alpes, Basses-Alpes, Vaucluse. Ils arrivent par petits groupes de 2 hommes et d'une femme appelés « sauques » qui s'arrêtent dans les endroits où l'on peut avoir besoin d'eux. Ils viennent surtout dans les territoires d'Arles et de Tarascon où le travail et les « soins » sont agréables : on y accorde jusqu'à 6 repas par jour et le repos au moment de la grande chaleur. Si les moissons retardent, les ouvriers trouvent partout à être hébergés. Arles, chaque année, fait publier par un messenger, dans les départements environnants, qu'à tel jour commencera la récolte et qu'en cas de retard, les moissonneurs seront nourris aux frais du public. Le territoire d'Arles en reçoit 3.000 des meilleurs. Il est d'ailleurs nécessaire que les récoltes soient faites rapidement car les orages peuvent les détruire très vite. Le produit total du travail des moissonneurs « étrangers » est d'environ 150.000 fr.

Calvados. — Le Calvados fournit 950 tailleurs de pierre et 200 manœuvres à Paris, 150 tailleurs de pierre à la Seine-Inférieure, 1.200 moissonneurs à la région parisienne, à l'Oise et à la Manche, 150 ouvriers du textile vers Dreux, Evreux et Versailles pour les tissages, 200 tailleurs d'habits, marchands de peaux de lapins, chaudronniers, couvreurs, etc..., à divers départements et surtout aux villes : Paris, Cherbourg, Versailles, etc...

Le Calvados ne reçoit que 400 moissonneurs de la Manche et de l'Orne.

Cantal. — La neige sur les hauts reliefs, pendant 6 mois de l'année, explique l'importance de l'émigration dans la « montagne ». « Depuis quelques années on constate des départs multipliés, le développement du goût du négoce, même chez des enfants sans métier, d'où la démoralisation d'une population très dure et pure. A tel point que l'agriculture en souffre et que les salaires agricoles montent par suite de la rarefaction des bras. Les émigrés ont un luxe bizarre et démoralisant, ils méprisent les agriculteurs. »

Le produit le plus considérable de l'émigration vient d'une Société de commerce créée en Espagne par les habitants des cantons sud d'Aurillac et de Mauriac. On y compte 400 personnes, dont la moitié en France et la moitié en Espagne. Tous les deux ans il y a échange, les uns revenant d'Espagne les autres les y remplaçant. Cette société a une allure patriarcale. Le père met un fonds de 3 à 4.000 francs par enfant entrant dans la Société. Dès 7 ans, l'enfant est admis à faire l'apprentissage et par la suite est intéressé plus ou moins aux

affaires, suivant ses aptitudes. Tout associé se mariant en Espagne est exclu de la Société. Les jeux avec les Espagnols sont interdits. L'inconduite est réprimée par une diminution des bénéfices. Quand le commerce de la Société s'étend on crée de nouveaux magasins principaux sous la direction de 2 à 3 associés. Chaque magasin à un arrondissement étendu ou des grandes villes et des grosses bourgades. D'autres associés vendent au détail, soit en boutique, soit par colportage à dos de mulet suivant un horaire fixé d'avance. Certains associés colportent à 40 lieues. Chaque part entière rapporte 2.000 fr. par an. La guerre d'Espagne ruina la Société et entraîna la perte de 10 millions et d'un million de rapport annuel pour le département.

Il y a aussi parmi les émigrants des lanterniers, des fondeurs, des raccommodeurs de faïence, de chaudrons et de parapluies ; des merciers-colporteurs. Ces derniers sont malhonnêtes et sont de véritables charlatans qui abusent de la confiance du public. Les marchands de parapluies vont jusqu'en Belgique et en Hollande.

De 1807 à 1811, le nombre des émigrés annuels s'élève à 9.127 pour le département, dont 1.127 restent dans le département pour les moissons des diverses régions dudit département. Les sorties s'élèvent par conséquent à 8.000 environ dont :

1.100 pionniers et scieurs de long qui vont dans le Gard, l'Hérault, la Haute-Garonne, les Pyrénées, le Jura. Ils gagnent en moyenne 100 fr. chacun pendant les 6 mois d'hiver et rapportent au total 110.000 fr. au département ;

1.000 cordonniers-savetiers ambulants avec des enfants et des apprentis vont dans les départements du Midi, de l'Ouest et des Alpes. Ils gagnent 150 fr. pendant les 9 mois de la belle saison soit au total 150.000 fr. ;

300 marchands de bestiaux, de fromages, de toiles et autres objets partent avec des magasins qu'ils fixent dans les régions où ils veulent travailler. Ils gagnent annuellement 195.000 fr. ;

400 maîtres chaudronniers installent boutique ouverte dans les villes et gros bourgs de l'intérieur et du Nord. Ils gagnent 500 fr. par an, soit au total 200.000 fr. ;

600 chaudronniers ambulants vendent du neuf dans les villages de la Flandre, de la Belgique, de la Picardie et du Midi. Ils rapportent 300 fr. chacun pour 8 mois, soit 180.000 fr. au total. Ils sont accompagnés de 1.200 garçons ou apprentis travaillant pour un maître et qui gagnent 100 fr. chacun, soit 120.000 fr. en tout ;

1.000 ferblantiers, lanterniers, fondeurs d'étain, étameurs, rhabilleurs de chaudrons, marchands de parapluies, partent pour 8 mois dans les départements du Midi et quelquefois du Nord. Ils rapportent 200.000 fr. Ils sont accompagnés de 1.000 garçons, apprentis, décrotteurs ou ramoneurs qui gagnent 50 fr. soit 50.000 fr. au total ;

400 portefaix vont dans les grandes villes : Paris, Bordeaux, et dans les ports, pendant 8 mois. Ils rapportent 120.000 fr. ;

1.000 merciers, colporteurs, y compris les enfants qui suivent et mendent pour leur maître ; ils vont vers les départements de l'intérieur et du Midi. Le peu d'entre eux qui sont sages et honnêtes gagnent 300 fr. en 7 mois et ils rapportent ensemble environ 100.000 fr.

Au total, les émigrants rapportent au département 1.425.000 fr. par an. C'est l'arrondissement de Murat qui donne le plus de départs chaque année : 2.814. L'arrondissement de St-Flour en donne 2.722, celui d'Aurillac 2.139, et celui de Mauriac 1.452 seulement. Beaucoup des émigrants de l'arrondissement de Murat se font merciers ambulants. Réputés pour leur malhonnêteté, ils deviennent des « banque-routiers frauduleux ou rentrent manger en orgies et débauches les produits de leurs rapines ».

Quant aux entrées il y en a très peu dans le département. Seuls les maçons, couvreurs, charpentiers viennent presque tous de la Corrèze et de la Creuse.

Charente. — Le département de la Charente fournit des vendangeurs et des moissonneurs à la Charente-Inférieure et des ouvriers qui « aident à couper les grains » des marais de Rochefort et de la Rochelle.

Le département reçoit très peu d'immigrants, en raison du caractère fermé des industries et en particulier de celle du papier. Les pape-tiers constituent une corporation très disciplinée. Ils sont très attachés à leur village et leur état est pour eux héréditaire. Ils ne se marient qu'entre eux. Leurs enfants sont admis exclusivement à apprendre l'état de leur père. Forts de leur union ils font la loi. Si une fabrique ne travaille pas faute d'eau ou de matières, il faut les payer quoiqu'ils ne fassent rien. Ils écartent par des mauvais traitements les « étrangers » c'est-à-dire tous ceux qui n'appartiennent pas à une famille de papetiers. Ils ne souffrent pas d'élèves dans les ateliers. Pour être reçu compagnon papetier, le postulant est obligé de régaler pendant deux jours les ouvriers de la cuve où il travaille. Et comme des amis sont toujours invités à la fête, ce repas lui coûte de 200 à 250 fr. On lui délivre une quittance de réception : elle fait son titre. C'est ce qu'on appelle payer « un vin ». Si la corporation jette la « damnation » sur un propriétaire qui lui déplaît, la fabrique est désertée et nul n'y aborde. Il y a des coalitions pour les revendications, des amendes ou la déchéance contre les indisciplinés.

Charente-Inférieure. — L'émigration est faible et limitée à la partie proche de la Gironde où l'attraction de Bordeaux et des vendanges se fait sentir. 850 vendangeurs partent en septembre et octobre pour la Gironde. Beaucoup sont des jeunes gens de 20 à 25 ans. Ils rapportent 8.500 fr.

L'immigration est plus importante. Elle fournit des travailleurs pour la marine sur la côte, des moissonneurs, des ouvriers pour

l'assèchement et les fortifications, etc... Le département reçoit ainsi :

680 maçons et tailleurs de pierre, de mars à septembre, venus de la Vienne, de la Haute-Vienne, de la Corrèze et du Cantal ;

380 moissonneurs en juin, août et septembre, venus de la Corrèze, de la Vienne, de la Haute-Vienne, de la Charente et de la Creuse ;

1.200 vendangeurs en septembre-octobre, surtout dans l'arrondissement de la Rochelle (1.100), venus de la Vienne, Haute-Vienne, Deux-Sèvres, Vendée, Charente ;

270 scieurs de long, de décembre à mars, venus de la Haute-Vienne du Cantal, de la Vendée, du Rhône, des Deux-Sèvres ;

45 tuiliers, de mars à septembre, originaires de la Corrèze ;

150 terrassiers de juin à septembre, venus de la Dordogne, de la Haute-Vienne, de la Haute-Loire, de la Vendée ;

80 rémouleurs, ramoneurs, décrotteurs, en hiver, venus du Cantal, de Savoie, des Alpes et du Puy-de-Dôme ;

Au total, 2.840 immigrants qui remportent 340.000 fr., dont 34.000 fr. par les vendangeurs, 39.000 fr. par les scieurs de long, et 49.000 fr. par les moissonneurs-faucheurs soit 122.000 fr. pour l'agriculture.

Cher. — Le Cher ne connaît qu'une très faible émigration. La main-d'œuvre s'y fait de plus en plus rare et chère, obligeant même parfois les femmes à participer à l'exploitation du sol. Aussi ne sort-il annuellement que 200 moissonneurs vers le Loiret, qui rapportent 4.000 fr., 300 vendangeurs vers Pouilly (Allier) mais autant « de Pouilloy » viennent un peu plus tard pour les vendanges du Sancerrois, 30 forgerons pour la moisson dans le Loir-et-Cher et l'Indre-et-Loire.

Par contre, l'immigration est importante et le Cher reçoit :

900 maçons de la Creuse, pendant la belle saison, de mars à septembre, gagnant 1 fr. 75 non nourris, soit 315.000 fr., dont ils remportent 207.000 fr. d'économies ;

360 charpentiers, en majorité de la Creuse, quelques-uns de l'Indre, pendant la belle saison. Ils gagnent 2 fr. par jour, soit 144.000 fr., dont ils remportent 43.000 fr. d'économies ;

300 couvreurs, également originaires de la Creuse. Ils gagnent 1 fr. 75, soit 105.000 fr. pour la saison, sur lesquels ils économisent 36.000 fr. ;

240 scieurs de long et équarisseurs du Puy-de-Dôme, du Cantal et de la Loire. Ils gagnent 120.000 fr., dont ils économisent 48.000 fr. ;

160 tuiliers de la Creuse venus pour la belle saison. Ils gagnent 2 fr. 25, soit 72.000 fr. au total, sur lesquels ils remportent 22.000 fr. d'économies ;

150 pionniers du Cantal et du Puy-de-Dôme qui viennent en hiver pour défricher, refaire les clôtures, les routes, etc... Ils mènent

une vie très dure. Ils gagnent 45.000 fr. et économisent 22.500 fr. La diminution de leur nombre explique le mauvais état des routes ;

150 chanvriers venus de la Creuse et de la Vienne à la belle saison. Ils battent le chanvre à force de bras, puis le peignent. C'est un travail malsain en raison des émanations du chanvre battu. Ils gagnent 1 fr. 75, soit 39.375 fr., sur lesquels ils remportent 16.875 fr. d'économies ;

300 moissonneurs-faucheurs de l'Allier et 250 de l'Indre venus pour 5 semaines. Ils gagnent 2 fr. 25, soit 37.125 fr., dont 20.625 fr. d'économies.

80 ramoneurs en hiver, du Cantal et de la Savoie, gagnant 1 fr. 50 soit 12.800 fr., dont ils remportent 9.600 fr. ;

300 compagnons cloutiers, serruriers, menuisiers, cordonniers et fondeurs d'étain qui parcourent le pays, en moyenne pendant 2 mois. Ils économisent environ 18.000 fr. sur un gain total de 36.000 fr.

Au total, près de 3.000 étrangers viennent dans le Cher où ils gagnent 926.300 fr. et remportent 345.000 fr. dont il faut déduire 4.000 fr. rapportés par les émigrants du département.

Corrèze. — Environ 1.700 individus quittent annuellement la Corrèze, dont 700 partent de l'arrondissement de Tulle, en mars jusqu'à juillet, vers le Cantal, les Deux-Sèvres, la Vendée et la Seine et 1.000 de l'arrondissement d'Ussel, partant en automne vers le Cantal, le Lot-et-Garonne, le Lot, les Landes, la Dordogne, la Charente, les Deux-Sèvres, le Cher, la Haute-Vienne, la Seine. Ces émigrants sont des maçons, des cordonniers, des fondeurs d'étain, des chaudronniers, des scieurs de long, des batteurs de grains ou des cardeurs de laine. Ils rapportent environ 130 fr. par tête, soit 121.000 fr. pour le département.

Quant aux entrées, elles sont très rares faute de ressources dans le pays.

Corse. — 1^o *Golo*. — La partie Nord de la Corse (département de Golo) recevait environ 2.000 travailleurs d'Italie, de novembre à avril, pour les terrassements, défrichements, pour la vigne, la moisson, les bois et le charbon. Ils venaient par escouades dites Camerate composées d'un caporale et de 5 à 9 hommes chacune. Ils mangeaient de la bouillie de châtaignes dite polenta (1). Chacun remportait 125 fr. soit 250.000 fr. au total.

2^o *Liamone*. — La partie Sud de la Corse recevait également 2.000 Italiens : Gênois, Lucquois, Toscans, presque tous agriculteurs, pour l'hiver. Ils exécutaient les défrichements, les plants de vigne, les travaux de clôture, les travaux dans les bois, etc... Sérieux et travail-

(1) La véritable polenta est en réalité une bouillie de maïs.

leurs, ils vivaient seulement de polenta, et ignoraient la viande et le vin.

La Corse fournissait peu d'émigrants. Le Corse ne s'expatrie pas pour travailler, mais pour étudier où s'enrôler. Les seuls départs sont ceux de quelques militaires et de « fuyards de justice ».

Côte d'Or. — La Côte d'Or enregistre annuellement près de 1.500 départs dont :

1^o *Arrondissement de Beaune* : 500 moissonneurs pour la Saône-et-Loire, en été. Ils rapportent 15.000 fr. ;

2^o *Arrondissement de Châtillon* : 40 moissonneurs pour la région parisienne ; 160 peigneurs de chanvre pour l'Yonne et l'Aube en septembre-octobre. Ils rapportent 8.458 fr. ;

3^o *Arrondissement de Dijon* : 80 moissonneurs pour la Haute-Saône et la Saône-et-Loire ; 30 peigneurs de chanvre pour la Haute-Marne, Haute-Saône et Saône-et-Loire ;

4^o *Arrondissement de Saumur* : 290 moissonneurs en été vers la Seine, Seine-et-Marne, Saône-et-Loire, et 120 peigneurs de chanvre (canton de Flavigny) allant dans l'Yonne. Rapport total 25.880 fr.

Au total, ces 910 moissonneurs et 310 peigneurs de chanvre rapportent 75.688 fr.

L'immigration est plus importante que l'émigration et le département reçoit annuellement près de 2.000 ouvriers « étrangers », dont :

33 chaudronniers ambulants du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Meurthe, de l'Indre, de la Corrèze et de la Haute-Vienne ;

18 cordonniers au printemps, de la Meuse et de la Meurthe ;

9 émouleurs des Vosges et de la Meurthe ;

150 faucheurs au printemps et en été, venus du Jura dans l'arrondissement de Beaune (canton de Seurre) ;

850 maçons, à la belle saison, venus du Puy-de-Dôme, de la Creuse, de la Corrèze et de la Dordogne ;

200 moissonneurs du Jura vers le canton de Seurre ;

40 peigneurs de chanvre de l'Ain, de la Savoie et des Vosges ;

155 ramoneurs de Savoie, en hiver ;

180 scieurs de long de la Creuse, du Cantal, du Puy-de-Dôme, de l'Isère, de la Dordogne, de la Savoie, de l'Indre et de la Haute-Vienne ;

6 terrassiers du Cantal et du Puy-de-Dôme ;

9 vanniers de la Haute-Marne ;

200 vendangeurs de la Saône-et-Loire, vers l'arrondissement de Beaune ;

2 vitriers de Suisse.

Tous ces immigrants temporaires gagnent environ 176.990 fr.

Côtes-du-Nord. — Dans les Côtes-du-Nord les départs sont surtout nombreux dans l'arrondissement de Loudéac. Annuellement le département fournit :

360 journaliers, faucheurs ou moissonneurs pour le Morbihan, la Loire-Inférieure, la Vendée. Ils gagnent de 25 à 40 fr. chacun, soit environ 12.600 fr. au total ;

12 maçons et manouvriers pour la Vendée et la Loire-Inférieure;

40 tailleurs de pierre pour l'Ille-et-Vilaine. Ces derniers gagnent de 40 à 60 fr. chacun, soit 3.100 fr.

Il n'y a pas d'immigration.

Creuse. — La Creuse est un des départements qui connaissent la plus forte émigration. La cause essentielle de ces nombreux départs est le morcellement excessif des propriétés, devenues insuffisantes pour nourrir les familles. Le chef de famille émigre pour économiser et il emmène les enfants mâles de plus de 15 ans. De plus, ce morcellement rend impossible tout nouveau partage et oblige à émigrer le surplus de population. Le seul canton de Courtine donne annuellement 1.000 émigrants, soit 16^o/_o de sa population et celui de Gentieux en donne 900 soit 14^o/_o. Parmi les émigrants, au nombre de plus de 15.000, on note :

9.333 maçons vers la Seine, le Rhône, la Seine-et-Oise, la Seine-et-Marne, la Vendée, la Vienne, l'Aube, l'Yonne, la Nièvre, l'Allier, le Cher, la Loire, la Saône-et-Loire, le Jura, l'Ain, l'Isère, etc.;

171 tailleurs de pierre vers les départements précédemment cités.

464 charpentiers vers la Seine, l'Yonne, le Loiret, etc.;

2.092 scieurs de long vers le Midi, l'Ouest et le Centre ;

336 tuiliers vers les départements du Centre ;

459 couvreurs qui vont dans les mêmes départements que les maçons ;

90 paveurs dans la Seine, la Seine-et-Oise, la Seine-et-Marne;

51 cardeurs de laine ;

217 préparateurs de chanvre.

L'ensemble de ces émigrants rapporte environ 1.800.000 fr.

Dordogne. — La Dordogne fournit annuellement :

100 vendangeurs à la Gironde ;

50 bêcheurs de vigne à la Gironde au printemps ;

50 portefaix, revendeurs de gâteaux à Bordeaux ;

50 moissonneurs au Lot.

L'immigration est plus importante et la Dordogne reçoit annuellement :

200 scieurs de long de la Corrèze, du Cantal et de la Creuse en hiver ;

30 ramoneurs de Savoie en automne ;

20 chaudronniers du Cantal et du Puy-de-Dôme ;
 50 fondeurs d'étain des Vosges, du Doubs et de Suisse ;
 120 terrassiers et pionniers de la Creuse, de la Haute-Loire, de la Vienne et des Pyrénées ;
 20 savetiers du Cantal et du Puy-de-Dôme en hiver ;
 100 maçons de la Creuse ;
 20 rémouleurs du Cantal ;
 Au total 560 travailleurs qui remportent environ 71.850 fr.

Doubs. — Pas de renseignements.

Drôme. — Partent annuellement de la Drôme :
 80 tondeurs de laine vers Arles au printemps ;
 150 moissonneurs vers Arles et Tarascon ;
 30 peigneurs de chanvre vers Montélimar et Nyons ;
 Arrivent annuellement dans la Drôme ;
 350 moissonneurs venus en majorité de l'Ardèche ;
 250 vendangeurs venus surtout de l'Ardèche ;
 50 ouvriers charbonniers et des forges ;
 20 maçons italiens, laborieux et économes, à la belle saison —
 et qui remportent de 350 à 400 fr.

Viennent également des montagnards chassés par le froid : colporteurs et instituteurs des Hautes-Alpes, ramoneurs de Savoie, cardeurs de laine, etc...

Eure. — Ce département agricole a cependant suffisamment de manufactures pour donner du travail à sa population, aussi y a-t-il peu de sorties, sauf pour le Tour de France. On note l'émigration de :

120 faucheurs vers la Seine, la Seine-et-Oise et la Seine-et-Marne. Ils rapportent 60 fr. chacun fin août, soit 7.200 fr.

Quant à l'immigration elle est également faible et ne comprend que des raccommodeurs de faïences, fondeurs de cuillers d'étain, marchands de peaux de lapins, pelletiers, qui parcourent les campagnes à époques régulières.

Eure-et-Loir. — Il n'y a pas de sorties sauf celles des ouvriers qui font leur tour de France. Par contre, les entrées de travailleurs «étrangers» sont assez nombreuses. Il y a la venue de près de 300 maçons et tailleurs de pierre, qui arrivent par « chambrée » avec 1 maître, de la Creuse et de la Haute-Vienne. Ils gagnent environ 51.740 fr.

Les ramoneurs du Puy-de-Dôme arrivent en novembre et repartent en mars ; 18 chefs de famille ou « pères » ou conducteurs ont chacun 2 ou 3 enfants. Les chefs vendent des aiguillères, des lacets et font le commerce des peaux de lapins. Les enfants ramonent, souvent mendient et rapportent tout au père ou conducteur qui leur donne un fixe de 60 fr. convenu au départ. Le reste, souvent très faible,

est pour le conducteur. Ils mènent une vie dure et souffrent de privations. Ils ne remportent pas plus de 3.100 fr. Enfin 3.200 moissonneurs de l'Eure, de l'Orne et de la Sarthe viennent chaque année dans le département, dont 1.800 pour l'arrondissement de Chartres. Ils remportent environ 103.000 fr.

Finistère. — Le Finistère est le département « le plus casanier de l'Empire » où les habitants sont « routiniers », pleins de préventions contre ceux qui se déplacent et où les déplacements sont gênés par les coutumes et dialectes variés. Quelques ouvriers lamballais (Côtes-du-Nord) viennent pour les clôtures et fossés. Ils gagnent de 0 fr. 90 à 1 fr. par jour.

Gard. — On enregistre une descente des montagnards des Cévennes au printemps vers la plaine, pour l'élevage du ver à soie et ensuite pour la moisson.

Le département reçoit environ 4.000 moissonneurs du Cantal, de l'Aveyron, de l'Ardèche, de la Lozère, du Puy-de-Dôme, qui gagnent 2 fr. par jour et remportent 100.000 fr. chaque année. Il y a également des scieurs de long, maçons, chaudronniers, fondeurs d'étain, rémouleurs, savetiers, décrotteurs, venus de différents départements et dont le nombre est difficile à connaître.

Haute-Garonne. — La Haute-Garonne enregistre 1.200 départs de journaliers vers l'Espagne : Burgos, Pampelune, etc... à la fois cultivateurs et chaudronniers.

Par contre elle reçoit :

400 moissonneurs et journaliers espagnols vers St-Gaudens — qui remportent 40.000 fr ;

400 scieurs de long du Puy-de-Dôme, du Cantal, de l'Aveyron, en « compagnies » de 4 hommes. Ils scient les peupliers des plaines et les sapins des montagnes. Il y a environ une centaine de « compagnies » pendant 6 mois, d'octobre à avril. Robustes, laborieux, sobres et sages, les scieurs de long remportent 80.000 fr ;

20 maîtres-ferblantiers ayant chacun 6 ouvriers, de Lyon, Marseille, Nantes et de Vaucluse. Ils viennent à Toulouse pour 6 mois, parfois pour un an ou deux.

Viennent ensuite les étameurs et ouvriers italiens du cuivre dans les villes, les ferblantiers, fondeurs, couteliers et rémouleurs auvergnats, les fondeurs de Suisse, les ramoneurs de Savoie et d'Auvergne qui opèrent avec un fagot de sarments lié à une corde descendu du toit. Enfin les marchands forains : lorrains, bretons, qui vendent des cotonnades de Rouen, des toiles des Flandres et de Bretagne. Des femmes de Montpellier viennent vendre des mouchoirs de Rouen et des mousselines. Leur nombre est variable et assez faible.

Gers. — « Ni émigration, ni immigration ».

Gironde. — Il n'y a pas d'émigration régulière dans la Gironde. Par contre l'immigration y est importante :

200 paveurs de la Creuse ;

400 maçons de la Haute-Vienne et du Puy-de-Dôme ;

400 scieurs de long de la Creuse, Corrèze, Haute-Vienne, Rhône, Loire, Savoie, Puy-de-Dôme, de décembre à juin ;

200 défricheurs de la Haute-Vienne, Ariège, Ardèche, Haute-Garonne ;

120 cardeurs de laine du Lot-et-Garonne d'octobre à janvier ;

40 cordiers du Gers et de la Haute-Garonne ;

60 savetiers du Cantal ;

1.300 ramoneurs, portefaix et décrotteurs du Cantal, de la Corrèze, de la Savoie et de l'Ain.

Au total 2.770 ouvriers qui peuvent remporter 260.000 fr.

A ces travailleurs vient s'ajouter le groupe important des vendangeurs qui affluent en septembre. Ils sont précédés des montagnards dits montagnols, qui travaillent au défrichement, fumage, plantation et semailles de la vigne. Les montagnols viennent par bandes sous la conduite de chefs, de la Haute-Garonne, de l'Ardèche, de l'Ariège, des Hautes-Pyrénées, de la Charente, etc... Ils gagnent 1 fr. 75 par jour et restent jusqu'en avril. La Gironde reçoit également un certain nombre de moissonneurs appelés métiviers qui viennent de la Charente-Inférieure.

Hérault. — L'émigration est peu importante : seulement quelques tonneliers de Cette qui s'occupent du commerce et des transports des vins à la morte-saison — et des pêcheurs qui vont quelques mois en mer.

L'immigration annuelle est plus importante :

800 agriculteurs de la Lozère, de l'Aveyron, du Gard, viennent à la moisson ;

100 portefaix, ramoneurs, décrotteurs, viennent de Savoie en hiver ;

400 ouvriers viennent de la Lozère et de l'Aveyron pour travailler la vigne au printemps ;

100 vendangeurs de la Lozère et de l'Aveyron viennent en automne.

Ille-et-Vilaine. — Il y a peu de mouvements de population dans l'Ille-et-Vilaine. Une centaine de célibataires vont vers Nantes et la Vendée au moment de la fenaison. Quelques ouvriers quittent le département pour les travaux des routes et des canaux dans les autres départements.

Indre. — On enregistre annuellement le départ de :

600 moissonneurs vers la Beauce et l'Orléanais ;

150 maçons du canton de St-Benoît vers Paris et ses environs.

Ils partent au printemps et reviennent en décembre. Plusieurs « rapportent des maux vénériens et contaminent le pays », ce qui a des effets « sur la conscription ».

L'Indre reçoit :

400 maçons et 400 couvreurs en paille de la Creuse et de la Haute-Vienne. Ils remportent 400 fr. chacun, soit 320.000 fr. au total ;

150 charpentiers du Puy-de-Dôme, du Cantal et de la Loire ;

150 scieurs de long du Puy-de-Dôme, de la Loire, du Cantal, etc...

Indre-et-Loire. — L'Indre-et-Loire fournit annuellement :

300 mariniers qui entreprennent des voyages pour le transport par eau, des vins, sels et autres denrées à toute époque de l'année. Ils se rendent surtout à Nantes, Paris, Orléans, etc..;

500 à 550 moissonneurs qui vont dans la Beauce, l'Indre et la Vienne ;

400 à 500 vendangeurs pour le Loir-et-Cher et la Sologne, dont beaucoup d'enfants de 13 à 14 ans des deux sexes.

L'Indre-et-Loire reçoit, par contre :

20 maçons de la Haute-Vienne, sous la conduite de 2 ou 3 chefs ;

60 faucheurs et scieurs de long de la Haute-Vienne.

Isère. — L'Isère compte environ 3.300 émigrants de tous métiers, dont 2.500 hommes et 830 femmes. La majorité sont des agriculteurs, qui vont dans l'Ain, dans la Drôme et dans le Midi où ils restent l'hiver. Les autres sont des artisans de l'industrie : tisserands, cordonniers, charrons, drapiers, teinturiers, vanniers, et quelques colporteurs. Ils vont dans tous les départements, surtout dans ceux du Midi. Les 3.300 émigrants du département rapportent au total près de 200.000 fr.

L'Isère reçoit de 700 à 800 « étrangers » : scieurs de long, charbonniers, mineurs maçons, tuiliers, drapiers, teinturiers, cordonniers, ramoneurs, colporteurs. Les scieurs de long viennent du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Loire ; les ramoneurs de Savoie ; les maîtres d'école du Briançonnais ; les tuiliers et maçons d'Italie. Ils restent les 6 mois d'hiver et remportent environ 120.000 fr.

Jura. — Pas de renseignements.

Landes. — Le département reçoit annuellement : 62 maçons et tailleurs de pierre de la Gironde, de la Haute-Garonne, de la Creuse et de la Corrèze ;

120 baradiers pour fossés et palissades de l'Ariège et de la Haute-Garonne ;

- 170 fossoyeurs de l'Ariège et de la Catalogne ;
 - 135 scieurs de long du Cantal, du Puy-de-Dôme, de la Corrèze et de la Creuse ;
 - 24 chaudronniers de la Haute-Loire, du Cantal et du Puy-de-Dôme ;
 - 48 ramoneurs du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire, du Cantal et de la Creuse ;
 - 230 passeurs et conducteurs de troupeaux des Hautes et des Basses-Pyrénées où ils ne peuvent hiverner. Ils ne remportent rien.
- Au total les travailleurs « étrangers » remportent de 90.000 à 100.000 fr. par an. Il n'y a pas d'émigration.

Loir-et-Cher. — Les mouvements migratoires sont peu importants. On note seulement le départ de quelques moissonneurs et de vendangeurs, et la venue de charpentiers, maçons, chaudronniers, moissonneurs mais en petit nombre.

Loiret. — Il n'y a pas de départs dans le Loiret sauf quelques moissonneurs pour l'Eure-et-Loir. Par contre on enregistre la venue de nombreux ouvriers « étrangers ».

1^o *L'arrondissement d'Orléans* reçoit :

180 maçons et tailleurs de pierre du Puy-de-Dôme, de la Creuse et de la Haute-Vienne ;

350 faucheurs du Loir-et-Cher, de l'Eure-et-Loir et de la Normandie ;

400 scieurs de bois venus du Loir-et-Cher.

2^o *L'arrondissement de Montargis* reçoit :

100 maçons du Cantal, de la Creuse, de la Haute-Vienne ;

30 scieurs de long du Puy-de-Dôme et de la Haute-Vienne.

3^o *Les arrondissements de Pithiviers et de Gien* reçoivent :

478 maçons de la Marche et du Limousin : Creuse (environs de Guéret), Haute-Vienne et Haute-Loire ;

50 scieurs de long de la Haute-Vienne, de la Creuse, de la Haute-Loire et de la Loire ;

30 chaudronniers du Cantal ;

18 cordonniers du Cantal ;

25 sabotiers de la Haute-Vienne ;

70 terrassiers de la Haute-Vienne, de la Creuse et de la Haute-Loire ;

15 peigneurs de chanvre de la Creuse, de la Haute-Vienne et de la Haute-Loire ;

500 moissonneurs du Cher et de la Nièvre qui viennent dans l'arrondissement de Gien

Loire. — La Loire enregistre environ 800 départs annuels, en majorité des scieurs de long, qui vont vers le Rhône, la Drôme,

le **Vaucluse**, le **Gard** et surtout vers la **Côte-d'Or**, la **Seine-et-Marne**, la **Seine**, la **Nièvre** et le **Loiret**. Parmi eux, il y a 50 sabotiers-charpentiers.

Le département reçoit :

Des « marraires » du **Puy-de-Dôme** et de la **Haute-Vienne**, pour les travaux du sol, des fossés et des étangs, pendant l'hiver ;

1.000 moissonneurs du **Rhône**, de l'**Isère** et de la **Haute-Loire**;

400 maçons de la **Creuse**, de la **Corrèze**, de la **Charente** et du **Cantal** ;

100 scieurs de long de la **Haute-Loire**.

La Haute-Loire. — La **Haute-Loire** connaît une forte émigration en raison « des montagnes et des neiges ». Elle fournit de nombreux travailleurs aux autres départements. Cette émigration permet d'ailleurs la « multiplication des déserteurs ».

1^o *L'arrondissement de Brioude* donne annuellement 1.200 ouvriers qui rapportent environ 180.000 fr. :

850 scieurs de long pour la **Creuse**, la **Corrèze**, la **Haute-Vienne**, la **Charente-Inférieure**, la **Nièvre**, l'**Allier**, le **Lot-et-Garonne** ;

110 porteurs d'eau, commissionnaires et ramoneurs à la **Seine**, (**Paris**), à la **Loire-Inférieure** (**Nantes**), au **Rhône** (**Lyon**) ;

200 terrassiers au **Cantal**, au **Puy-de-Dôme**, au **Rhône**, à la **Lozère**.

2^o *L'arrondissement du Puy* donne 1.500 ouvriers qui rapportent 225.000 fr. :

850 scieurs de long et terrassiers qui vont dans la **Loire**, la **Nièvre**, le **Cher**, l'**Indre**, la **Creuse**, le **Cantal**, la **Haute-Vienne**, la **Charente**, la **Dordogne**, la **Gironde**, l'**Ain**, la **Drôme**, le **Vaucluse** ;

460 terrassiers à la **Loire**, au **Rhône**, à la **Saône-et-Loire**, à la **Lozère**, à l'**Ain**, à l'**Ardèche**.

3^o *L'arrondissement d'Yssingeaux* fournit annuellement près de 1.000 travailleurs qui rapportent 135.000 fr. :

900 ouvriers terrassiers-pionniers qui vont dans le **Rhône**, la **Saône-et-Loire**, l'**Ain**, l'**Allier**, la **Nièvre**, la **Loire**, l'**Ardèche**, le **Gard**, le **Vaucluse**, la **Haute-Garonne**.

Au total 3.600 émigrants annuels rapportent à la **Haute-Loire** 540.000 fr.

L'immigration est naturellement très rare et on n'enregistre que la venue de quelques ouvriers et moissonneurs.

Loire-Inférieure. — La **Loire-Inférieure** n'a pas d'émigration. Elle reçoit environ 80 travailleurs lamballais qui viennent pour la fenaison et les travaux de fossés et de remblais.

Lot. — Ce département n'a pas d'émigration. Il reçoit quelques scieurs de long et ramoneurs.

Lot-et-Garonne. — Le Lot-et-Garonne fournit annuellement 400 vendangeurs à la Gironde. Hommes, femmes et enfants font le voyage à pied, pendant 3 jours. Ils portent dans un panier les instruments de leur état, leurs provisions de linge et de bouche ».

Le département reçoit 150 montagnards des Pyrénées, en automne. Ils viennent avec des pelles pour les travaux aux fossés, étangs, remblais, etc... Viennent également des ouvriers du Tour de France.

Lozère. — Le département fournit :

200 moissonneurs et terrassiers de l'arrondissement de Marvejols, au Gard et à l'Hérault ;

200 travailleurs de l'arrondissement de Mende au Gard et à l'Hérault pour l'industrie du ver à soie, la culture de la vigne et le ramassage des châtaignes ;

1.363 travailleurs de l'arrondissement de Florac au Gard, à l'Hérault, à l'Ardèche, au Vaucluse, aux Bouches-du-Rhône, à la Drôme et au Var pour la fenaison, la moisson et l'industrie du ver à soie.

Au total ces 1.763 ouvriers rapportent environ 70.000 fr.

L'immigration s'élève à 1.300 individus, moissonneurs et ouvriers divers. Ils viennent de l'Ardèche, de l'Aveyron, de la Haute-Loire, du Cantal, du Puy-de-Dôme et du Gard. Ils remportent environ 50.000 fr.

Maine-et-Loire. — Le département fournit 200 vendangeurs et moissonneurs à la Vienne.

Il reçoit 130 ramoneurs, colporteurs, marchands de peaux de lapins, chaudronniers, quincailliers du Puy-de-Dôme. 80 scieurs de long du Lyonnais et 60 maçons de Limoges qui remportent 6.000 francs.

Manche. — La Manche connaît une émigration annuelle de 1.550 ouvriers dont :

50 couvreurs pour Paris et les grandes villes ;

650 manœuvres, maçons, tailleurs de pierre pour Paris et quelques ports du gouvernement ;

650 chaudronniers, faïenciers, étameurs, fondeurs de cuillers, marchands d'habits, qui parcourent les campagnes et les villes de la vallée de la Loire ;

100 paveurs à Paris ;

120 agriculteurs à la Beauce.

L'ensemble de ces 1.500 travailleurs rapporte 307.000 fr. environ au département.

L'immigration est peu importante et se limite à la venue de quelques tailleurs de pierre (20) du Calvados qui remportent 6.000 francs.

Marne. — Il n'y a pas d'émigration : l'agriculture, les manufactures et le commerce occupent tout le monde.

On note la venue de quelques centaines de moissonneurs de la Meuse et de ramoneurs de Savoie.

Haute-Marne. — Quittent annuellement le département :

30 fondeurs de cloches pour les départements voisins et la région de l'Est ;

50 ouvriers en fil de fer qui vont vendre leurs produits dans les départements voisins ;

300 à 400 jeunes peigneurs de chanvre ;

600 moissonneurs vers les départements voisins.

Des familles entières vont donner « le chant des cantiques de la Passion de St-Hubert » (surtout celles de la commune d'Harréville), (1) pendant les 3/4 de l'année. Elles gagnent 20.000 fr.

La Haute-Marne reçoit :

400 moissonneurs des départements voisins ;

40 scieurs de long et charpentiers du Jura et de la Haute-Saône;

10 vitriers de la Suisse italienne.

Mayenne. — La Mayenne enregistre le départ annuel de 3.000 colporteurs et journaliers, originaires de l'arrondissement de Mayenne en 2 périodes :

1^o *en février* : 2.500 colporteurs et ouvriers vers Paris, la Seine, la Seine-Inférieure, la Nièvre, l'Yonne, la Marne. Les colporteurs vendent du couteil, des bas de coton, des mouchoirs, du fil. Parmi les ouvriers se trouvent des maçons, charpentiers, couvreurs, paveurs, journaliers, vendeurs de légumes à Paris, porteurs d'eau, etc... La seule commune de Lignére-la-Doucelle fournit plus de 100 émigrants annuels. Ils gagnent environ 50 fr. chacun.

2^o *fin mai* : départ de 500 moissonneurs et faucheurs vers le Loiret, l'Indre, l'Indre-et-Loire et la Vendée.

La Mayenne reçoit peu « d'étrangers : seulement des scieurs de long, des bûcherons du Cantal et du Puy-de-Dôme et des ramoneurs de Savoie.

La Meurthe. — La Meurthe envoie des faucheurs-moissonneurs, dans les départements voisins et des colporteurs vendeurs de faïences et de poteries.

Elle reçoit des colporteurs et ramoneurs savoyards, des ouvriers du chanvre du Jura et de l'Ain.

Meuse. — La Meuse connaît 3.000 départs annuels au printemps, dont la moitié dans l'arrondissement de Bar-le-Duc. Ce sont des save-tiers, émouleurs, fondeurs, raccommodeurs de parapluies, etc... Beaucoup vont vers Paris et ses environs, en Hollande et en Belgique.

(1) Aujourd'hui Harréville-les-Chanteurs.

Il y a peu d'entrées d'ouvriers « étrangers » dans le département.

Morbihan. — 2.050 émigrants : faneurs, vendangeurs, moissonneurs et quelques tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, serruriers etc... vont vers la Loire-Inférieure, la Gironde, la Vendée, la Charente-Inférieure. Ils rapportent peu d'argent.

Il y a peu d'immigration. Toutefois les grands travaux de Napoléonville attirent quelques ouvriers étrangers : maçons limousins, terrassiers normands, etc...

Moselle. — L'émigration est très importante en Moselle :

1° *L'arrondissement de Briey* fournit annuellement 200 colporteurs (1), originaires de Longwy et Longuyon. Ces émigrants se répartissent en 3 classes : 1° les chefs ayant des domestiques ; 2° les chefs sans domestiques ; 3° les domestiques travaillant pour les maîtres. Ces colporteurs gagnent énormément d'argent sauf ceux de la 3^e classe. Ils possèdent de belles maisons et ne font rien dans les communes où ils résident. Débauchés, buveurs, malhonnêtes, ils sont un « exemple pernicieux pour la jeunesse ». Ils portent un chapeau à 3 cornes avec une large ganse en or. Ils font des tournées de 2, 3 ou 6 mois, parfois d'un an. Ils vont vers le sud, suivent même les armées en Allemagne, en Hollande. Ils vendent du cuivre doré pour de l'or ;

2° *L'arrondissement de Thionville* donne annuellement 200 manœuvres (1) à Paris et à ses environs ;

3° *L'arrondissement de Metz.* Environ 150 commerçants-colporteurs quittent annuellement la région de Metz. Ce sont des juifs dont les familles nombreuses, en très grand nombre dans la région, sont obligées d'émigrer une partie de l'année. Metz envoie également depuis longtemps en Bohême, en Pologne et en Russie des « demoiselles bien élevées et de familles pauvres » pour faire l'éducation des princes et des seigneurs. La région fournit aussi beaucoup de femmes de chambre qui rentrent dès qu'elles le peuvent ;

4° *L'arrondissement de Sarreguemines.* 60 moissonneurs vont dans le Bas-Rhin et le Haut-Rhin. Quelques ouvriers vont travailler aux fortifications de Strasbourg et de Mayence.

L'immigration est beaucoup moins importante. On note la venue de quelques ouvriers « des forges et des bois » — de 80 ouvriers allemands venus pour se perfectionner et apprendre le français — de Tyroliens marchands d'estampes — de bûcherons de la forêt Noire qui vendent leur horlogerie — d'Italiens marchands d'encre et de poudre — d'Auvergnats raccommodeurs de faïences — et enfin de quelques compagnons du Tour de France.

(1) Un rapport du préfet donne le chiffre annuel de 200 colporteurs. Un autre rapport donne le chiffre de 2.000 qui paraît être exagéré. Même différence pour les manœuvres de l'arrondissement de Thionville.

Nièvre. — La Nièvre fournit annuellement 500 travailleurs :

1^o *Arrondissement de Château-Chinon.* — 120 départs dont 80 bouviers pour le charroi et le ravitaillement de Paris ; 11 bouviers pour Sceaux et Poissy ; 6 conducteurs de bascules de poisson (1) pour Paris ; 23 faucheurs ;

2^o *Arrondissement de Clamecy.* — 150 départs dont 40 bouviers-voituriers vers Paris, la Marne et l'Yonne, 100 bûcherons vers le Cher ;

3^o *Arrondissement de Cosne.* — 150 départs dont 100 bûcherons vers le Cher, le Loiret et 50 vigneron vers le Cher ;

4^o *Arrondissement de Nevers.* — 50 départs de mariniers pour bateaux chargés de bois et de charbon vers les villes.

La Nièvre reçoit également un assez grand nombre d'ouvriers « étrangers », environ 900 chaque année, dont :

500 maçons de la Creuse, du Puy-de-Dôme et de la Loire ;

150 scieurs de long et 200 pionniers des mêmes départements ;

40 ramoneurs de Savoie.

Nord. — Le Nord a une émigration importante, environ 3.500 dont :

2.900 moissonneurs, la plupart restant dans le département, quelques-uns allant dans le Pas-de-Calais (500) et les départements voisins ;

600 ouvriers dont des fabricants de lin des arrondissements de Lille et Douai allant en Belgique, des tisserands d'Hazebrouck allant en Belgique en hiver, des briquetiers allant dans les départements voisins et des paveurs allant en Belgique.

Le Nord reçoit, par contre, 300 ouvriers mineurs pour les charbonnages. La plupart de ces mineurs viennent du département de Jemmapes (Belgique).

Oise. — L'Oise envoie pour la moisson et les vendanges dans les départements voisins 1.500 travailleurs qui rapportent 21.000 fr.

Elle reçoit des chaudronniers d'Auvergne et des ramoneurs et colporteurs de Savoie.

Orne. — L'émigration est assez importante dans l'Orne. Toutefois le nombre des émigrants a beaucoup diminué par suite de la conscription. En 1789 il y eut 9.876 départs, l'An X : 11.090, en 1808 : 2.650 seulement ainsi répartis :

1^o *Arrondissement d'Alençon* : 500 départs dont 250 moissonneurs pour l'Eure-et-Loir et le Loir-et-Cher ;

250 jardiniers et marchands de légumes pour Paris.

Ces 500 émigrants rapportent 22.000 fr.

2^o *Arrondissement d'Argentan* : 900 départs dont 250 jardiniers,

(1) Bateau vivier pour le transport des poissons vivants sur les rivières

200 tailleurs de pierre, maçons et menuisiers pour les départements voisins et les grandes villes ; 300 moissonneurs pour la Seine-Inférieure, l'Eure, la Seine, la Seine-et-Oise et la Seine-et-Marne ; 150 ouvriers pour le chanvre et le lin dans la Seine-Inférieure et la Seine-et-Marne.

Ces 900 migrants rapportent 45.000 fr.

3^e Arrondissement de Domfront : 750 départs dont 50 rémouleurs et chaudronniers, 300 maçons, porteurs d'eau et voituriers pour Paris, 400 moissonneurs pour les départements voisins et la région parisienne. Ces 750 travailleurs gagnent 52.500 fr.

4^e Arrondissement de Mortain. — Fournit 500 journaliers et moissonneurs aux départements voisins. Ces émigrants gagnent 50.000 fr.

Au total 2.650 émigrants rapportent 165.000 fr. au département.

L'immigration ne s'élève qu'à 400 entrées annuelles : quincailliers, marchands de peaux de lapins, ramoneurs, colporteurs, qui remportent 20.000 fr. environ.

Pas-de-Calais. — Il n'y a pas de migrations dans le département, sauf celles des ouvriers du Tour.

Puy-de-Dôme. — Le Puy-de-Dôme est un des départements qui connaissent la plus forte émigration. Celle-ci est une nécessité car le pays est pauvre et « toutes les améliorations possibles de l'agriculture seraient d'une faible ressource » pour une population trop pauvre. L'émigration est si importante qu'elle gêne la conscription et réciproquement. Il est vrai que les « individus sont si misérables et si disgraciés de la nature qu'il est à peu près impossible d'y trouver un contingent pour la conscription ».

L'émigration a beaucoup d'avantages. Elle est une source importante de revenus : environ 1.500.000 fr. chaque année. Non seulement elle rapporte les économies des travailleurs, mais pendant 6 à 8 mois, les émigrés nourris à l'extérieur laissent au département les denrées qu'ils y auraient consommées. Elle permet d'occuper les ouvriers pendant les périodes de chômage agricole. Elle rend possible le travail là où l'on manque de bras en même temps qu'elle occupe les bras sans travail.

L'émigration ne démoralise pas trop la population du département. Il faut faire exception cependant pour les 700 émigrants du canton de St-Dier. Ces émigrants partent sans métier défini, parcourent la France comme mendiants, « incendiés » munis de faux-papiers, porteurs de chapelets, diseurs de bonne aventure, etc... C'est ce qu'ils appellent dans leur argot « aller à la pique ». Ils utilisent tous les déguisements. Pendant la Révolution ils paraissaient même sous « la forme d'émigrés rentrants, de colons réfugiés, de prêtres déportés et disaient des bonnes messes aux gens friands de cette espèce de sensualité ».

Les profits des piqueurs seraient énormes s'ils n'étaient obligés de les partager avec ceux qui les prennent sur le fait.

Sur plus de 16.000 émigrants annuels l'arrondissement d'Ambert en fournit 8.500, soit plus de la moitié. Viennent ensuite les arrondissements d'Issoire : 6.000 et de Riom : 2.000.

1^{re} Arrondissement d'Ambert. — 8.500 départs de scieurs de long, terrassiers, pionniers, peigneurs qui rapportent 510.000 fr. annuellement. Ils vont vers la Gironde, la Charente-Inférieure, le Cher, etc.;

2^{de} Arrondissement d'Issoire. — 6.000 départs de peigneurs, scieurs, colporteurs, chaudronniers, qui rapportent 400.000 fr. ;

3^{de} Arrondissement de Riom. — 2.000 départs de scieurs de long, peigneurs, tisserands, colporteurs qui rapportent 360.000 fr. ;

4^{de} Arrondissement de Clermont. — 750 départs de peigneurs, scieurs, tisserands, maçons, mendiants de St-Dier, qui rapportent 127.000 fr. ;

5^{de} Arrondissement de Thiers. — 400 départs de scieurs, peigneurs et tisserands qui rapportent 40.000 fr.

Au total 16.650 émigrants rapportent 1.437.000 fr. au Puy-de-Dôme.

L'immigration est naturellement beaucoup moins importante. 800 moissonneurs viennent de l'Allier et 50 maçons de la Creuse.

Basses-Pyrénées. — Pas de renseignements.

Hautes-Pyrénées. — 400 habitants des vallées de Barèges, Campon, Aure et Baroune s'expatrient pendant l'hiver en raison des neiges. La plupart vont en Espagne où ils font de l'huile ou travaillent comme manœuvres. La guerre avec l'Espagne a obligé ces émigrants à aller vers d'autres régions, notamment dans les Landes et la Haute-Garonne.

On enregistre la venue de 100 Espagnols qui viennent creuser des fossés, et de quelques chaudronniers, ramoneurs et forains.

Pyrénées-Orientales. — Départ de 150 marchands-colporteurs vendant des bas de laine tricotés en Cerdagne l'hiver précédent, notamment dans le canton de Saillagouse. Toutes les femmes et filles du peuple de cette région tricotent pendant les 6 à 7 mois d'hiver. Le marchand qui fournit la matière tricotent pendant la façon de 0 fr. 30 à 0 fr. 60. Ces marchands-colporteurs à leur retour rapportent de la mercerie pour la région ou pour l'Espagne. Leur trafic s'élève à 125.000 fr. environ. Il y a également quelques départs pour le Tour de France d'ouvriers désireux de se perfectionner.

L'immigration est assez importante. Chaque année le département reçoit : 150 faucheurs de l'Ariège et 1.500 moissonneurs de l'Ariège et de l'Aude, accompagnés de leurs femmes et de leurs filles ;

1.000 vendangeurs de l'Aude et de l'Ariège, 200 ouvriers pour la récolte des olives et 150 pour les pressoirs pour olives ;

300 ouvriers : plâtriers d'Italie, chaudronniers, scieurs, rémouleurs d'Auvergne, forgerons de l'Ariège (18 forges et 18 martinets), tondeurs de laine, journaliers.

Bas-Rhin. — Il n'y a presque pas d'émigration dans ce département car les industries y sont « suffisantes ».

On y enregistre par contre la venue de 2.398 moissonneurs et vendangeurs de la Souabe, de la région du lac de Constance, de la Meurthe et des Vosges. Ils remportent 23.000 fr.

Haut-Rhin. — Il n'y a pas de départs en raison des nombreuses industries : forges, horlogeries, tissages, papeteries, qui occupent toute la population.

Il y a la venue annuelle de 300 Suisses et Allemands, ouvriers de fabriques, tonneliers, forgerons, serruriers ; de 1.000 moissonneurs de la Haute-Saône et du Doubs, de 100 maçons et vitriers, de 200 Suisses moissonneurs. Ces immigrants emportent environ 15.000 fr.

Rhône. — L'émigration est peu importante dans ce département industriel. On note seulement le départ de 309 moissonneurs, 110 vendangeurs, 12 tuiliers, qui rapportent environ 14.000 fr. ; 400 personnes font le commerce de la rivière et remontent en bateaux par le Rhône et la Saône.

L'immigration est importante. On enregistre la venue annuelle de 68 scieurs de long, 268 pionniers, 181 maçons, 13 peigneurs de chanvre, 918 vendangeurs et moissonneurs. Lyon reçoit 100 ramoneurs des Alpes, 40 décrotteurs, 12 Allemands vendant de l'horlogerie et des objets de bois sculptés, des maçons de la Creuse et de la Corrèze, des colporteurs, des joueurs de vielle, des montreurs de lanternes magiques, des ouvriers du Tour. L'arrondissement de Villefranche reçoit 600 pionniers du Massif central qui remportent 9.000 fr. et 300 maçons de la Haute-Vienne, du Puy-de-Dôme et du Cantal qui économisent environ 6.000 fr.

Haute-Saône. — Il y a peu de départs sauf ceux du Tour, notamment des ouvriers perruquiers, des tailleurs, des cordonniers, des serruriers et des boulangers. On note l'arrivée annuelle de 400 moissonneurs des Vosges qui gagnent 1 à 2 fr. et remportent 10.000 fr. ; de 200 peigneurs de chanvre de la Corrèze et du Limousin qui gagnent 1 fr. 25 et sont nourris. Ils remportent environ 15.000 fr.

Saône-et-Loire. — Il y a peu de départs. Les entrées s'élèvent à 700 ou 800 dont : 500 maçons de la Creuse et de la Haute-Vienne, 150 scieurs du Puy-de-Dôme et du Cantal, 60 chaudronniers du Puy-

de-Dôme et des ouvriers du Tour de France, en particulier des tailleurs de pierre, charpentiers, chapeliers, etc...

Sarthe. — Départ de 300 moissonneurs vers l'Eure-et-Loir et l'Eure. Ils a portent 4) fr. chacun soit 1 200 fr. au total.

Venue de quelques ramoneurs, compagnons rouleurs du Tour et colporteurs.

Savoie et Haute-Savoie. — A défaut de renseignement sur ces deux départements, alors inexistants administrativement, les renseignements fournis par le département du Léman peuvent être donnés à titre d'indication (1). Ce département comprenait les arrondissements de Thonon, Bonneville et Genève.

L'arrondissement de Bonneville fournissait annuellement : 600 journaliers et manœuvres, 450 maçons et tailleurs de pierre, 200 colporteurs, peigneurs de chanvre, etc..., au total 1.250 émigrants.

L'arrondissement de Thonon donnait 1.080 départs dont : 400 moissonneurs, 300 peigneurs de chanvre, 150 émouleurs, 100 marchands colporteurs, 80 maçons, 50 marchands de grains, etc...

Beaucoup de ces travailleurs étaient attirés par les grands travaux (Canal de St-Quentin) et par les villes (Paris, Lyon). De plus 40 à 50 horlogers, tailleurs, cordonniers, vont se perfectionner dans les grandes villes pendant 1 an ou deux. Au total l'émigration rapporte de 120.000 à 130.000 fr. au département.

L'immigration est faible : le département reçoit quelques ferblantiers, fondeurs, chaudronniers, en majorité des Italiens. Genève reçoit 250 à 300 tailleurs, maréchaux, cordonniers, qui viennent s'y perfectionner.

Seine. — Les renseignements concernant l'immigration vers la Seine sont incomplets. Les rapports soulignent l'impossibilité d'un recensement sérieux de la masse des immigrés de tous métiers qui affluent à Paris. Ils signalent seulement :

1° 1.500 *portefaix et commissionnaires* de toutes origines. Ceux qui sont installés à domicile sont en général des Savoyards et des Picards. Ils ont parfois une charrette. Ceux de la rue, qui sont à la fois portefaix et commissionnaires, sont le plus souvent des Limousins et des Auvergnats ; il y a peu de Savoyards. La plupart sont célibataires et vivent en chambrées. Les Savoyards sont doux, honnêtes et ne cabalent pas. Les Auvergnats et les Haut-Gascons sont signalés comme étant plus brutaux et plus buveurs. Mais les plus mauvais sont les Parisiens d'origine. Les plus jeunes des commissionnaires, ou « enfants de la balle », sont sous l'autorité de chefs de chambrées qui les aident, les dirigent et les corrigent ;

(1) Il n'y a pas de renseignements concernant le département du Mont-Blanc.

2° 350 *ramoneurs* inscrits, plus un grand nombre d'enfants apprentis de Savoie. Ils arrivent en novembre et restent tout l'hiver. Ils vivent en chambrées avec des chefs assez durs qui battent les enfants ne rapportant pas la somme fixée. Aussi nombre de ces enfants ne livrent-ils à la mendicité. En général ils sont sobres et honnêtes ;

3° 200 *raccommodeurs de souliers* originaires de Lorraine, doux et sobre ;

4° des *vanniers* de Lorraine et du Luxembourg ;

5° des *ouvriers du bois* des Vosges, qui apportent et vendent des objets sculptés au couteau par des pâtres montagnards ;

6° des *raccommodeurs de faïences*, en même temps *marchands de peaux* et *brocanteurs*. Ils viennent de la Haute-Auvergne et de divers pays. Ils font peu de chambrées car leur esprit mercantile les isole. Le raccommodage des faïences est un moyen de pénétrer dans les maisons, de se rapprocher des domestiques et de faire des marchés avantageux, souvent peu loyaux. Ils sont particulièrement nombreux dans le faubourg Saint-Marceau. Ils élèvent leurs enfants dans le même métier ;

7° des *chaudronniers*. — Ils viennent surtout du Cantal et sont particulièrement nombreux dans le Faubourg Saint-Antoine et rue de Lappe. Ils achètent dans les ventes et sont peu scrupuleux.

Seine-Inférieure. — La Seine-Inférieure est un département manufacturier qui ne connaît pas d'émigration. Même aux moments de crise les ouvriers, cependant aptes à d'autres travaux, restent en chômage, mais n'émigrent pas.

Par contre, on enregistre la venue de tailleurs de pierre, de moissonneurs, de maçons de Savoie, du Limousin et des départements voisins pour les travaux des ports et des routes.

Seine-et-Marne. — Il y a peu de départs : seulement quelques moissonneurs pour les départements voisins.

L'immigration est importante : 50 scieurs et charpentiers du Calvados et de l'Orne, 1.380 terrassiers, maçons et faucheurs de la Haute-Vienne, 4.700 scieurs, faucheurs et moissonneurs de l'Aisne, de l'Aube, de la Haute-Marne, de la Marne, de la Meuse et de la Côte-d'Or ; 125 ramoneurs du Cantal, de la Savoie et du Puy-de-Dôme.

Ces immigrants remportent au total 698.400 fr. chaque année. Les célibataires « sont peu économes et ont peu d'ordre ».

Seine-et-Oise. — On enregistre la venue annuelle de :

400 manœuvres et maçons dits limousins, venus de la Vienne et des régions voisines ;

300 tailleurs de pierre de Normandie, dont beaucoup vont à Rambouillet, à Versailles et à St-Germain (palais) ;

150 terrassiers auvergnats ;

100 moissonneurs de Belgique ;

400 moissonneurs normands à 3 ou 4 fr. par jour.

Les régions de vignobles du département donnent des bras lors de la moisson et réciproquement.

Deux-Sèvres. — Les Deux-Sèvres fournissent à la Charente-Inférieure, 800 vigneron qui rapportent environ 32.000 fr.

Elle reçoit : 50 cordonniers de la Haute-Vienne et de la Creuse ;

50 chaudronniers de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme ;

100 scieurs et terrassiers du Rhône ;

100 merciers de la Creuse et de l'Allier ;

300 maçons de la Haute-Vienne et de la Creuse.

Au total 600 immigrants qui emportent 144.000 fr.

Somme. — La Somme est un département à la fois manufacturier et agricole qui occupe sa main-d'œuvre. Aussi n'y a-t-il que fort peu de départs, sauf lors des crises.

Le département reçoit quelques Savoyards et chaudronniers auvergnats.

Tarn. — Le Tarn fournit 1.300 journaliers et ouvriers, dont la moitié originaires de l'arrondissement de Castres et 400 d'Albi, à la Lozère, au Cantal et à l'Hérault pour les moissons. Ces émigrants rapportent 25.000 fr. Il donne 300 vendangeurs à l'Hérault, en majorité des femmes et des enfants.

Le Tarn reçoit 300 scieurs de long du Cantal et de l'Aveyron. Robustes et laborieux ces travailleurs restent dans le département d'octobre à avril et remportent 45.000 fr.

Tarn-et-Garonne. — Le département reçoit 200 ferblantiers, chaudronniers, rémouleurs ambulants et surtout des scieurs de long, des enfants ramoneurs, des joueurs de vielle. Ces immigrants sont économes et laborieux. Ils viennent du Cantal et du Puy-de-Dôme, notamment après les semailles. Ils emportent 100.000 fr.

Il n'y a pas d'émigration dans le département.

Var. — Le Var enregistre le départ annuel de 1.459 moissonneurs vers les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, le Vaucluse et les Bouches-du-Rhône ; les émigrants rapportent 23.770 fr.

Il reçoit par contre annuellement :

3.499 chaudronniers, maçons, pâtissiers, plâtriers, cultivateurs, vigneron, moissonneurs, manœuvres et scieurs de long d'Italie, de Suisse, du Piémont, de Gênes, des Hautes et des Basses-Alpes, du Vaucluse, de la Haute-Loire et de la Lozère. Ces « étrangers » remportent 99.050 fr.

Vaucluse. — On note la venue de 300 ramoneurs de Savoie de novembre à mars, de 50 scieurs de la Haute-Loire d'octobre à juin,

de 40 aiguiseurs des Hautes-Alpes de novembre à avril, de 60 chaudronniers du Cantal, de 1.000 moissonneurs de la Drôme, des Hautes-Alpes et des Basses-Alpes. Au total 1.450 immigrants qui remportent 75.600 fr. Il faut y ajouter les ouvriers du Tour : « garçons du devoir qui se perfectionnent ».

Le Vaucluse par contre fournit annuellement : 780 cultivateurs et 400 moissonneurs dont 180 femmes, aux Bouches-du-Rhône, au Rhône et au Var, en particulier aux régions d'Arles et de Tarascon. Les femmes travaillent à la cueillette des olives. Au total 995 travailleurs dont 180 femmes qui rapportent 55.110 fr.

Vendée. — La Vendée fournit à la Charente-Inférieure 1.200 vendangeurs qui rapportent 12.000 fr. Elle reçoit de la Creuse et du Puy-de-Dôme 700 maçons et scieurs qui remportent 70.000 fr.

Vosges. — Les Vosges fournissent 600 moissonneurs, dont de nombreuses filles, aux pays voisins : Seine-et-Marne, Meuse, Haute-Marne. Ils rapportent 12.000 fr.

Vienne. — Départ annuel de 500 maçons, scieurs et journaliers vers les Deux-Sèvres, l'Indre, l'Indre-et-Loire, la Loire, le Loir-et-Cher, le Loiret, l'Eure-et-Loir, la Charente-Inférieure : ces émigrants rapportent 9.000 fr. d'économies.

Venue de 500 scieurs, maçons, journaliers du Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres, de la Haute-Loire et du Rhône. — qui remportent 9.000 fr.

Yonne. — Départ de 2.000 moissonneurs vers la Beauce, la Brie et l'Ile-de-France autour de Paris : Seine-et-Oise et Seine-et-Marne. Souvent des familles entières partent, laissant leur maison à la garde des voisins. L'administration des coches leur prépare chaque année de vastes bateaux couverts sur lesquels ils descendent vers la région parisienne. Ils rapportent de 40 à 50 fr. chacun, soit un bénéfice de 90.000 fr. pour le département.

L'Yonne reçoit 3.000 vignerons du Morvan, de la Saône-et-Loire et de la Nièvre. Pour ces migrants le déplacement est une vraie partie de plaisir. Ils remportent environ 32.000 fr.

QUELQUES MIGRATIONS INTÉRIEURES EN ITALIE

Nous croyons intéressant de reproduire ici quelques passages des rapports des préfets de certains départements italiens. Ils donnent des renseignements précieux sur l'importance des migrations intérieures en Italie au début du XIX^e siècle. Ils permettent surtout de juger en face de la misère des populations italiennes, du bien-être relatif des populations françaises.

Département de Gênes.— Le département fournit annuellement plus de 40.000 émigrants. L'arrondissement de Novi, le plus pauvre, donne à lui seul 16.000 émigrants saisonniers, soit la *moitié* de sa population. Il ne reste dans les communes pendant l'hiver que les vieillards, quelques femmes et des enfants. Le départ a lieu en septembre et le retour en mai. Ils travaillent dans les rizières, cultivent les terres ou se font bûcherons. Ils rapportent 200.000 fr. au total. Le travail dans les rizières est dangereux en raison des fièvres. L'émigration saisonnière est une nécessité vu la stérilité des terres de la région.

L'arrondissement de Bobbio donne 12.000 émigrants annuels, soit le tiers de la population. Ils font le nettoyage des rizières, la moisson, ou partent comme bûcherons.

L'arrondissement de Gênes donne 2.500 émigrants de septembre à mai, pour les mêmes travaux que ceux des autres arrondissements.

Département du Trasimène. — Environ 10.500 travailleurs, dont 413 femmes, émigrent chaque année vers la campagne de Rome et de la Toscane, d'avril à novembre. Ce sont en majorité des agriculteurs : 8.113, puis des bergers : 980, des charcutiers 524, des châteurs : 222, des tonneliers : 171, des cardeurs : 132, etc... « La plupart des ouvriers agricoles ne gagnent que de 35 à 80 fr. et c'est pour cette maigre somme que ces malheureux s'exposent à la mort qui les frappe dans une proportion effrayante. Ils sont mal nourris, surchargés de fatigues, exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant et bientôt après à toute la fraîcheur des nuits, puisqu'ils couchent en plein air ; aussi la plupart d'entre eux, reviennent malades et atteints de fièvres qui, lorsqu'elles ne les emportent pas, leur laissent presque toujours des obstructions dont ils ne guérissent pas. Il serait sans doute difficile de déterminer ces paysans à un déplacement aussi funeste si l'on n'employait pour y parvenir, de véritables moyens de séduction. En effet les riches propriétaires ou fermiers de la campagne de Rome ont des agents dans ce

département, lesquels profitent de la détresse de l'hiver pour prêter des grains et faire des avances à ceux des paysans qui peuvent en avoir besoin ; ils exigent pour remboursement que leurs obligés se rendent pour la moisson dans la campagne de Rome et s'acquittent ainsi de tout ou partie de leurs emprunts. Les individus chargés d'engager les ouvriers portent le titre de *caporaux* et reçoivent des propriétaires, indépendamment du prix double de leur journée, une prime de 25 fr. pour chaque ouvrier engagé.

En ce qui concerne l'émigration des bergers des Apennins elle a lieu de temps immémorial. La profession de berger est héréditaire dans la montagne, car la nature du sol voue à la vie pastorale. Mais comme en été leurs bestiaux ne peuvent paître dans ces lieux arides, ces hommes laborieux doivent aller chercher ailleurs leur pain. Dès l'âge de 6 ans, ils commencent à émigrer : on les occupe alors à soigner les jeunes agneaux, à nourrir et à conduire les chiens, à panser les brebis malades. A 12 ou 14 ans on leur confie la conduite de troupeaux de 60 à 80 moutons. Le régime de ces hommes est très dur et très pénible et s'ils n'en prenaient pas l'habitude dès leur enfance il serait impossible qu'ils y résistassent. Ils couchent en plein air, même pendant les temps rigoureux. Ils ne vivent que de lait cuit avec du pain, ou du pain bouilli dans de l'eau avec un peu de sel. Ils ne boivent que de l'eau, excepté aux fêtes solennelles où leurs maîtres leur distribuent un peu de vin. Les chefs de bergeries sont généralement tirés de la classe commune des bergers dont on choisit les plus intelligents et les plus instruits. Ils portent le titre de *vergato*.

L'inconvénient de tous ces déplacements est la mortalité. Beaucoup des émigrants, qui sont les éléments les plus actifs et les plus entreprenants, périssent ou perdent leur santé par l'excès du travail, l'insalubrité du climat, le sommeil en plein air et le mauvais régime, notamment quand ils travaillent à la moisson dans la campagne de Rome.

Département de Rome. — Le département de Rome n'a pas d'émigration vu l'activité et les arts de la ville. Par contre, l'immigration y est considérable. On enregistre la venue de 4.000 terrassiers des Abruzzes pour les routes et les canaux, de 1.500 bûcherons et charbonniers, de 600 maçons et carriers, de près de 40.000 agriculteurs. Au total plus de 45.000 émigrants qui gagnent 1.800.000 fr.

Parmi les agriculteurs on distingue :

1^o les semeurs — environ 1.200 — qui viennent des Abruzzes pour 2 mois. Ils sont nourris et payés 50 fr. pour les 2 mois ;

2^o les bineurs, arracheurs d'herbe, brises mottes des vignes, venus des Abruzzes, de Naples, d'Ancône. Ils sont nourris et touchent 80 fr. pour 5 mois. Parmi eux il y a beaucoup de femmes et d'enfants ;

3^o les bergers venus des Abruzzes au nombre de 4.300 dont de nombreux enfants. Les chefs se font des profits considérables ;

4^o les moissonneurs au nombre de 32.000 qui descendent par légions des Abruzzes, de la Marche, d'Ancône, de la Toscane, d'Ombrie. Ils portent des habits de toile serrés avec une corde. On voit des fois une ligne de 600 à 800 moissonneurs ayant une demi-lieue de long, poussant de temps en temps des hurlements (1) qui se prolongent le long des lignes. 40 à 50 surveillants y parcourent les rangs à cheval pour exciter au travail et faire couper le plus bas possible. La nuit ils couchent sur le champ. Le prix ordinaire pour la durée de la moisson est de 22 fr.

Dans Rome même, il y a beaucoup d'ouvriers étrangers et de boutiquiers. On pourrait demander ce que font les Romains et j'avoue que j'aurais peine à le dire ; il est vrai que du moins peu d'entre eux s'adonnent aux métiers utiles. (Rome 7 janvier 1813).

(1) Pour s'encourager au travail.

TABLE DES MATIÈRES

Les migrations ouvrières en France au début du xix ^e siècle, d'après les rapports des préfets de l'Empire de 1808 à 1813	7
Importance et conséquences des migrations ouvrières.....	8
Diversité des métiers exercés par les migrants... ..	10
Les grands groupes professionnels :	
Les ouvriers du Tour de France	11
Les ouvriers agricoles.	12
Les ouvriers du bâtiment.....	13
Les colporteurs, marchands forains, ramoneurs, etc... ..	13
Les ouvriers étrangers.....	15
Les causes de l'émigration	15
Les grandes régions d'émigration :	
1) Le Massif Central	18
2) Les Alpes.....	23
3) La région de l'Ouest	25
4) La régions de l'Est et du Nord	25
5) La région des Pyrénées	26
Les grandes régions d'immigration :	
1) La région parisienne.....	29
2) La région méditerranéenne	31
3) Le Sud-Ouest	32

Conclusion.	32
Tableau des mouvements migratoires annuels, par département .	36
Extraits des rapports des préfets de l'Empire de 1808 à 1813....	39
Extraits des rapports des préfets de quelques départements d'Italie	69
Carte N° 1. Les régions d'émigration (excédent des sorties sur les entrées)	19
Carte N° 2. Les régions d'immigration (excédent des entrées sur les sorties)	27

Vu, le 22 Octobre 1931
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX

Vu,
et permis d'imprimer,
Le Recteur
de l'Académie de Paris :
S. CHARLÉTY

